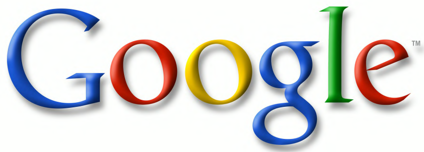


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Digitized by Google

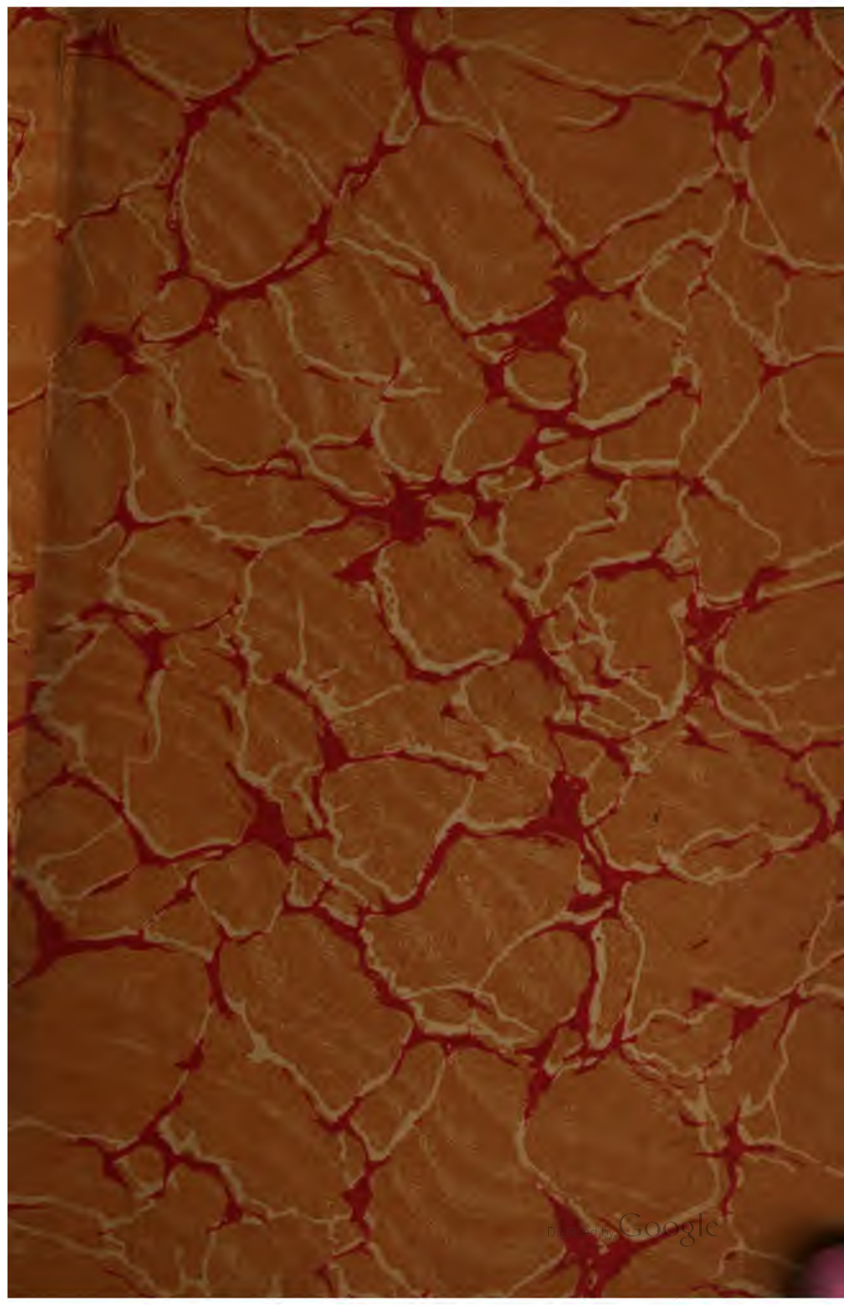
-6
9

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



FROM THE
Subscription Fund
BEGUN IN 1858

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ARMAND SILVESTRE

LES

AILES D'OR

— POÉSIES NOUVELLES —

ÉDITION DÉFINITIVE

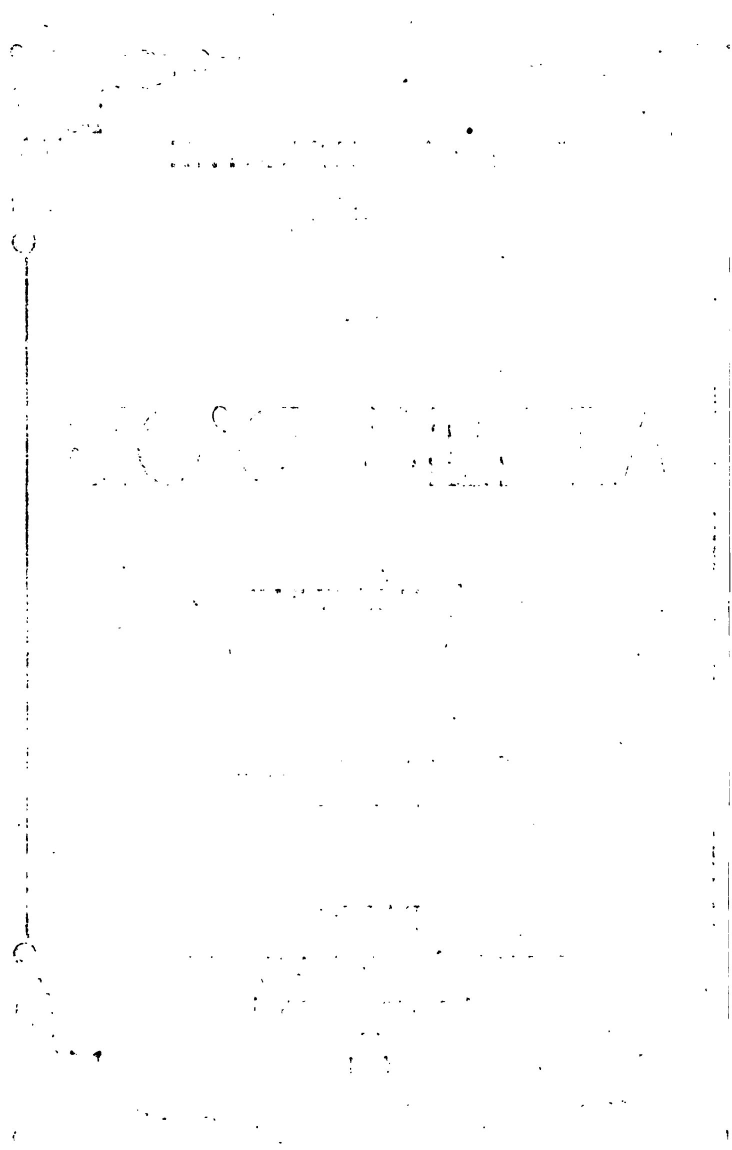
PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

11, RUE DE GRENELLE, 11

1891

Digitized by Google



Digitized by Google

LES AILES D'OR

Digitized by Google

IL A ÉTÉ TIRÉ

Trente-cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Prix : 7 fr.

Dix exemplaires numérotés sur papier de Chine.

Prix : 12 fr.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 chaque volume

Poésies complètes. — Les Amours. — La Vie. — L'Amour. Avec une préface de George SAND. . . . . 1 vol.

La Chanson des heures. — Poésies nouvelles. . . . 1 vol.

DIJON. — IMPRIMERIE DARANTIERE

Digitized by Google

ARMAND SILVESTRE

LES AILES D'OR

POÉSIES NOUVELLES

1878 — 1880

PARIS
BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER
11, RUE DE GRENELLE, 11

1891

Digitized by Google

42546.34.19



Subscription fund

Digitized by Google

A THÉODORE DE BANVILLE

MON MAITRE ET MON AMI,

Je vous dédie ce livre parce que c'est celui où j'ai mis le plus de moi-même. Je puis donc vous dire en vous l'offrant : *et serves animæ dimidium meæ!*

Cette moitié de moi-même est faite d'admiration, de tendresse et de reconnaissance pour vous.

ARMAND SILVESTRE.

PARIS, 31 *janvier* 1880.

Digitized by Google

Digitized by Google

Pareil à des oiseaux dont l'aile se colore
Aux feux de l'occident, vous irez, ô mes vers,
Raconter la douceur des printemps aux hivers
Et redire au couchant les hymnes de l'aurore.

Vous irez retracer à Celle que décore
L'immuable Beauté les maux que j'ai soufferts,
Et vous ferez sonner, jusqu'au seuil des enfers,
Des paradis perdus le chant doux et sonore.

Traversant, grands ouverts, les airs silencieux,
Vous apprendrez aux bois les caresses des cieux,
Aux brins d'herbe tremblants la tendresse des cimes.

Aux maux inconsolés vous porterez l'espoir,
Pareils à des oiseaux qui, sous les feux du soir,
Ouvrent leur aile d'or au-dessus des abîmes!

Digitized by Google

Digitized by Google

A

CELLE QUI EST AU BORD DE LA MER

Digitized by Google

Digitized by Google

I

Lorsque la mer et Toi vous serez face à face,
Abîme toutes deux, toutes deux sans remords,
Le flot où tout se perd, ton cœur où tout s'efface,
En se parlant tout bas, compteront-ils leurs morts ?

Toi la beauté qui luit, elle, la mer qui rêve,
Terrestres infinis sous l'infini des cieux ;
Quand vous vous toucherez, montera, de la grève,
Des oublis révoltés l'hymne silencieux.

Digitized by Google

Entendras-tu mon cœur dans cette voix immense
Que, sur la vague en pleurs, les vents emporteront,
Toi, par qui mon tourment sans cesse recommence,
Qui d'un exil sans fin m'as mesuré l'affront ?

Ah ! que la mort me prenne et que mon cœur se fasse
Flot vivant, pour venir à tes pieds se briser,
Lorsque la mer et Toi, vous serez face à face,
La nuit mêlant vos fronts sous un même baiser !

Digitized by Google

II

De sa tente nocturne ouvrant les rouges toiles,
Comme un roi magnifique au diadème ardent,
En franchissant le seuil pourpré de l'occident,
Le soleil dans l'air vide a jeté les étoiles,

Vers cette aumône d'or chaque monde tendu
Recueille avidement la lumière sacrée ;
De vagues hozannas montent vers l'Empyrée,
Chantant l'astre vainqueur sous le flot descendu.

Digitized by Google

Le soleil descendit de mes cieux avec celle
Dont la beauté versait la lumière à mes yeux :
Des souvenirs tombés de son front glorieux
La constellation dans ma nuit étincelle.

Derrière l'horizon des couchants sans réveil
Elle a fui pour jamais et je la chante encore ;
Et j'espère tout bas — comme si quelque aurore
Devait la ramener avec le jour vermeil !

Digitized by Google

III

Lorsque la nuit abat, sentant fléchir son aile,
L'ombre de son grand vol sur le sommeil des flots,
Penses-tu que je t'aime et sur mes yeux clos
Ton exil fit descendre une nuit éternelle ?

Quand monte à l'horizon la clameur du chemin,
Dans la poussière d'or où Sirius s'élance,
Penses-tu que je t'aime et, qu en partant, ta main
A scellé sur ma bouche un éternel silence ?

Digitized by Google

Tout meurt autour de Toi, les sens et les couleurs.
En moi tout s'est éteint, le jour et la pensée.
Mais, — qu'un rêve s'incline à ma tombe glacée ; —
Dans un ruissellement de clartés et de pleurs,

Ton image à mes yeux se dresse la première.
— Telle, au rouge sortir du nid profond des mers,
L'aurore, en secouant ses ailes de lumière,
D'un humide frisson remplit les cieux amers !

Digitized by Google

IV

Voici que le printemps jette sur les chemins
Son beau manteau d'azur, de pourpre, d'hyacinthe,
Et, sentant croître une aile à sa nudité sainte,
Emporte jusqu'aux cieux l'haleine des jasmins.

Partout son vol léger trace un sillon de joie ;
Dans un bruit de baisers montent ses pieds vermeils,
Et les liens déchirés des stupides sommeils
Dans l'éther affranchi flottent en fils de soie.

Digitized by Google

Tout est enchantement, extases, infini
Sur les monts, dans les prés, dans la forêt austère,
Le long des fleuves bleus, partout où sent la terre
Un germe fécond mordre à son flanc rajeuni.

Près de la mer stérile et qui ne porte en elle
Que des fleurs sans parfums et qu'un feuillage amer,
Tu demeures, tandis que, pareil à la mer,
Mon cœur roule à tes pieds une plainte éternelle !

Digitized by Google

V

Au fleuve qui, jailli de l'œil clair de la source,
Sous la gaîté des cieux traîne, comme un long pleur,
Des naïades des bois l'immortelle douleur,
J'ai dit : Emporte, ami, mon âme dans ta course !

Il s'en va vers la mer, gouffre large et profond,
Où, comme les soleils tombés des Empyrées,
Je veux aller laver les blessures sacrées
Que l'amour et la mort éternelle me font.

Digitized by Google

Il s'en va vers la mer, grande lyre étendue
Qui vibre aux pieds divins de celle en qui je meurs,
Et déchirant des vents les lointaines clameurs,
Emplit les cieux béants de sa plainte éperdue.

O fleuve, il en est temps ! — Je veux, avec tes flots,
M'engloutir près des bords qu'éclaire son image
Et, jusque dans la mort, l'emportant sans partage,
Répandre sous ses pieds mon sang et mes sanglots !

Digitized by Google

VI

Que ne suis-je caché sous quelque roc obscur,
Par un matin vermeil, alors que les flots calmes
Couchent devant tes pas, comme un tapis d'azur,
Leur écume fleurie en nonchalantes palmes !

Sur le fond d'or d'un ciel plein d'adoration,
Dans les brumes d'encens qui montent de la terre,
Comme aux mystiques jours du beau lis de Sion,
Je verrais triompher ta beauté solitaire.

Digitized by Google

Les nuages légers, du bord du firmament,
Voleraient à tes pieds avec des blancheurs d'ailes,
Et les vagues auraient le doux gémissement
De l'orgue qui se mêle à la voix des fidèles.

Le monde n'étant plus qu'un temple à ta beauté,
Perdu dans ces parfums et dans cette harmonie,
Le front contre la pierre, à deux genoux jeté,
J'abîmerais mon cœur dans l'extase infinie !

Digitized by Google

VII.

Captif d'un souvenir dont la chère prison
Tient mon cœur enfermé comme un mort sous les toiles,
D'un regard infini je creuse l'horizon,
Pays lointain du Rêve et berceau des étoiles.

Le ciel, comme un fer rouge, en effleurant la mer,
Soulève du couchant une brume dorée
Où, du feu de ses pas brûlant mon cœur amer,
Monte, parmi l'encens, ton image adorée.

Digitized by Google

Laisse mon cœur se fondre en adorations,
O blanche image, avant que la Nuit ne t'emporte
Dans le manteau d'argent des constellations
Et, sur mon paradis, ferme la sombre porte.

Que le soir te fait belle, ô mon unique amour,
Qui, du chœur étoilé te levant la première,
Poses ton pied divin sur le tombeau du jour,
Et qui du soleil mort as vêtu la lumière !

Digitized by Google

VIII

Quel invicible aimant t'attache à ce rivage
Et quel pôle inconnu tourne vers soi tes yeux,
Pour que rien désormais ne les rende joyeux
Que le grand ciel désert et que la mer sauvage ?

A quel rocher s'est donc enfin meurtri ton cœur,
Pour que, pesant trop lourd aux ailes de ton rêve,
Il soit venu, brisé, palpiter sur la grève
Avec le flot poussé par un flux vainqueur ?

Digitized by Google

Par quel fleuve ton sang coule-t-il, goutte à goutte,
Dans l'océan plaintif où se perdent nos jours?
Que n'a-t-il pris le mien, pour que leur double cours
Vers le même néant nous fît la même route!

Des deux gouffres ouverts sous tes regards charmés,
Du ciel ou de la mer, lequel des deux t'attire?
Lequel dois-je chercher pour tombe à mon martyre,
Pour qu'à leur seuil, du moins, nous nous soyons aimés?

Digitized by Google

IX

Regarde, à l'horizon, l'étoile qui se lève
Et dont le reflet d'or, bercé par un sanglot,
Fait perler la lumière au flanc blessé du flot,
Comme le sang jaillit à la pointe d'un glaive.

Aux gloires du zénith monte l'astre vainqueur ;
Il traîne son image après sa lame nue.
— Toi qui, du seuil vermeil de mes nuits es venue,
L'étoile est sur ton front, le glaive est dans mon cœur !

Digitized by Google

Séparant nos chemins et t'emportant aux cimes,
L'heure endort ta beauté dans un rayonnement
Éternellement doux, et fait de mon tourment
Rouler les pleurs de feu jusqu'au fond des abîmes.

Son vol t'ouvre les cieux et me creuse la mer.
Mais ma route demeure à la tienne obstinée,
Et nous suivons, d'un pas égal, la destinée,
Toi, sur des fleurs d'azur — moi, dans un gouffre amer.

Digitized by Google

X

Sur les ailes du flot l'azur ne pose plus
Son reflet comme au vol d'un oiseau qui s'effare,
Et, tel un vieux chasseur sa lointaine fanfare,
L'hiver enfle la voix rythmique des reflux.

N'entends-tu pas sonner l'appel des jours moroses
Et la meute des vents aboyer dans les airs ?
Reviens ! — La neige, au moins, dans nos jardins déserts,
Couche un linceul de lis sur le tombeau des roses.

Digitized by Google

Vois ! — les vagues, ainsi qu'un peuple révolté,
Jusqu'à tes pieds divins font monter leur insulte.
Reviens ! — Mon cœur du moins, fidèle à l'ancien culte,
Garde un paisible autel à ta calme beauté !

J'y brûlerai l'encens mystique et la cinname :
Et, s'il te faut des pleurs pour oublier la mer,
Je ferai sur tes pas saigner mon cœur amer
Et gémir une plainte éternelle en mon âme !

Digitized by Google

CONFIDENCE

Digitized by Google

Digitized by Google

I

Ame dont j'ai connu les suprêmes détresses,
Et qui, sur mes langueurs, as versé tes caresses
Comme un baume sacré, comme un linceul de fleurs,
Veux-tu que nous comptions nos communes douleurs?

Sous la même torture ont ployé nos jeunesses :
Je n'ai souffert de maux que tu ne les connaisses.
L'amour, au même gouffre, a longtemps confondu
Mon espoir immortel et ton rêve éperdu.

Digitized by Google

Par d'étrangères mains nos blessures creusées
De nos yeux fraternels ont reçu les rosées,
Comme aux cimes d'un lis des calices pareils:
Notre pitié leur fit de rapides soleils.

Sous un supplice égal, ce bonheur fut le nôtre
De n'avoir pas été le bourreau l'un de l'autre. [morts,
Nous pouvons donc, dans l'ombre où sont nos bonheurs
Mêler des cœurs sans haine et des pleurs sans remords.

Comme un lac d'eau paisible au torrent qui s'élance,
La nuit à nos sanglots ouvre son grand silence,
Et, pailletant d'or fin l'ombre de ses cheveux,
Aux lèvres sans baisers tend le vin des aveux.

La mer, en les berçant d'insensibles cadences,
Emporte le vaisseau des lentes confidences
Vers l'horizon paisible où le ciel les attend,
Et, comme un lit d'azur, sous nos rêves s'étend.

Digitized by Google

II

Caresses du printemps sur nos têtes penchées !
As-tu gardé les fleurs qu'en tes mains a séchées
Le souffle évanoui des premières amours,
Et qu'anime un parfum tiède des anciens jours ?

Des baisers pour chansons et des rêves pour ailes,
Un monde s'est posé sur ces corolles frêles,
Comme un oiseau du ciel vers le ciel remonté
Et dont l'adieu ferma sur nous l'éternité.

Digitized by Google

O colombe, j'ai fait des blancheurs de ta plume
Un doux nid, où s'endort quelquefois l'amertume
Des secrets désespoirs et des pleurs clandestins
Dont la douleur d'aimer a comblé mes destins !

Celle qui m'apparut au seuil de ces géhennes
Où j'ai bu tour à tour les amours et les haines,
Portait un lis des pleurs de l'aurore mouillé,
Et mes désirs tremblants ne l'ont pas effeuillé.

Sans que son pied divin se posât sur ma vie
Elle partit ! Et moi je ne l'ai pas suivie,
Et j'ai gardé pourtant, sur mon âpre chemin,
La pâle fleur qu'un soir laissa tomber sa main.

Bien qu'avec cette fleur je n'emporte rien d'elle,
Ni le premier aveu, ni le serment fidèle,
Au plus cher de mon cœur j'ai ce rien renfermé.
— Le rêve reste seul, en nous, d'avoir aimé.

Digitized by Google

III

O torture sans fin :... Que nos forces sont vaines
A remonter le cours descendu de nos veines,
A mesurer le sang sur nos pas répandu,
A compter le trésor de notre amour perdu !

Printemps sous les vergers, automne sous les treilles,
Le temps, en les touchant, fit nos âmes pareilles
A ces arbres d'hiver par les autans courbés
Dont les fleurs et les fruits tour à tour sont tombés.

Digitized by Google

O moisson de baisers ! vendange de caresses !
Soleil de nos espoirs, langueur de nos ivresses,
O larmes de l'angoisse, ô sourires vainqueurs,
Vos pouvoirs sont égaux à consumer nos cœurs !

Ah ! jusqu'au plus profond, du moins, ton âme a-t-elle
Senti descendre en soi la brûlure immortelle,
Et dans une vapeur, ton être évanoui
Vers le ciel plus lointain remonter ébloui ?

As-tu bu jusqu'au fond la coupe de l'extase,
Et déchiré ta lèvre aux bords sanglants du vase
Où fermente sans fin la liqueur du baiser,
Où s'épuise la soif sans jamais l'épuiser ?

Si, comme un feu qui court au bout de ce qu'il touche
Son flot jusqu'à ton cœur est venu de ta bouche,
Malgré les maux soufferts et le sang de tes pas,
O toi qui sus aimer, je ne te plaindrai pas !

Digitized by Google

IV

Comme un pêcheur debout dont le torrent emporte
Les filets déchirés et l'espérance morte,
Vois passer sur le flot, brisés et confondus,
Tes rêves abolis et tes espoirs perdus.

Ceux-là seuls ont valu que notre âme les pleure,
Ces bonheurs entrevus que n'attendit pas l'heure,
Ces jours dont l'aube seule éclaire nos chemins,
Ces amours dont la fleur se fana dans nos mains,

Digitized by Google

Mais, pour es jours vécus et les amours passées,
Malgré nos cœurs meurtris et nos larmes versées,
Malgré nos désespoirs, sachons garder, en nous,
Un souvenir clément, mélancolique et doux.

Va, ne maudissons pas ceux qui, du sort complices,
Ont, sous leur lèvre en flamme, avivé nos supplices.
Nos maux seront les leurs et l'amour inhumain
Fait des bourreaux d'hier les martyrs de demain.

— Mais sous les pas du jour l'immensité murmure.
Voici que le soleil, déployant son armure,
Escalade les murs de pourpre de la mer :
Sous les pas alanguis de notre rêve amer,

La lumière a déjà ses embûches dressées;
Comme des oiseaux d'or dont les ailes lassées
Se prennent aux filets d'un céleste chasseur,
Viens regarder mourir les étoiles, ma sœur !

Digitized by Google

AMOURS AMÈRES

A LAURENT TAILHADE

Digitized by Google

Digitized by Google

SOLITUDE

I

Plus haut que la clameur joyeuse de l'aurore,
Plus loin que les éclairs de pourpre du couchant,
A jailli mon sang clair, s'est élevé mon chant,
Pour atteindre les pieds de celle que j'adore.

Car j'ai dit le secret du mal qui me dévore
Au vent qui s'enfuyait vers l'horizon penchant ;
Mais, dans l'azur sans fin, sans trêve la cherchant,
Mon messager muet ne revient pas encore !

Digitized by Google

Celle dont la beauté m'a vaincu pour jamais
Vit pourtant dans l'éclat de sa jeunesse ! Mais
Elle a quitté le ciel où l'attendait mon rêve.

Un autre amour l'a prise à mon amour pâli,
Et ses pas ont trouvé pour chemin vers l'oubli
Quelque terre lointaine ou quelque obscure grève !

Digitized by Google

II

Plus loin que les couchants, plus haut que les zéniths,
Volent au loin mes rêves,
Comme des cygnes blancs qu'a chassés de leurs nids
Le souffle amer des grèves.

Ils emportent aux cieux, sous la solaire ardeur
Dont la nue est brûlée,
Comme un reflet d'argent, la dernière candeur
De ma jeunesse ailée.

Digitized by Google

Ils emportent aux cieux l'orgueil désespéré
De mon amour fidèle,
Et tout ce qu'en fuyant, dans mon cœur déchiré,
Sa beauté laissa d'Elle.

Et quand sur l'horizon, comme un chasseur passant,
L'ombre tendra ses toiles,
De ma sainte blessure ils mêleront le sang
Au sang d'or des étoiles !

Digitized by Google

III

Sa trahison n'a pas chassé de ma mémoire
La douceur de ses yeux, la pâleur de son front.
Souvent le mal d'aimer survit au bien de croire:
Comme au plaisir notre âme est fidèle à l'affront.

Non! rien n'est mort pour moi des cruelles délices
Que verse à mes regards son être de clarté.
Le poison souille-t-il l'or sacré des calices?
C'est d'un mètal plus pur qu'est faite la beauté.

Digitized by Google

A l'encens que le prêtre aux pieds du Dieu balance
Mon désir sans espoir et sans plainte est pareil :
Car j'ai fait mon orgueil d'adorer en silence
Ce soleil dont mon sang teint le couchant vermeil !

Dans mon cœur resté fier après la foi partie,
— Sur un autel désert tel brille un ostensoir —
J'ai gardé mon dernier amour comme une hostie
Qu'entoure de rayons la lumière du soir !

Digitized by Google

IV

Sous la forêt épaisse à tous les pas fermée
Et dans la profondeur ombreuse des buissons
Où le reptile seul met de vagues frissons,
J'irai cueillir la fleur sauvage et parfumée
Dont nul souffle n'a bu les fragiles poisons.

Bravant l'épine ardue et déchirànt les toiles
Dont l'insecte chasseur tend son obscur chemin,
Ainsi qu'un voleur d'or j'y glisserai ma main,
Puis je l'emporterai sous les yeux des étoiles
Et je la poserai sur ton cœur inhumain.

Digitized by Google

Sur ton cœur ténébreux dont l'éternel mystère
Torture mon amour, fait mes désirs plus grands,
Sur ton cœur vierge et faux que, donné, tu reprends,
Je poserai la fleur sauvage et solitaire,
Dont nul souffle n'a bu les poisons odorants.

Digitized by Google

LE RETOUR

J'ai respiré dans l'air une ivresse connue,
Et la matière inerte elle même a chanté
L'hymne qui, du néant, monte vers la Beauté,
Et le soleil m'a dit qu'elle était revenue.

Elle vient du pays des Couchants, et la Mer,
Pour que, dans sa splendeur, toute splendeur renaisse,
Dans un flot de lumière a trempé sa jeunesse
Et de charmes nouveaux fait mon deuil plus amer.

Digitized by Google

Que ne suis-je perdu dans le vague des choses
Dont le désir muet l'entoure sans affront!
Heureux l'orgueil des lis triomphant sur son front!
Heureuse sous ses pas la mort lente des roses!

Voici que le printemps effeuille, sous sa main,
Des bois et des jardins l'espérance sacrée,
Et, de l'océan morne à la plaine enivrée,
L'universelle joie a fleuri son chemin.

Car ma peine est la seule à quoi son cœur consente;
Du ciel que ses beautés sans nombre ont étoilé,
Sa volonté m'a fait l'immortel exilé
Et pour moi seul, hélas! elle est toujours absente!

Digitized by Google

APPARITION

I

Plus longtemps que mes yeux durera ta beauté ;
Autant que ta beauté durera mon supplice :
Car il n'est, dans mon ciel, astre qui ne pâlisse
Aussitôt que ton front y pose sa clarté.

Ainsi qu'un soleil d'aube il déchire les toiles
Que vainement l'oubli tendait sur mon sommeil,
Et son rayonnement implacable et vermeil
Exile de ma nuit la pitié des étoiles !

Digitized by Google

Mais, sans remplir un jour de son éclat vainqueur,
Vers des couchants subits il vole, il fuit encore...
Et, les regards brûlés par les feux d'une aurore,
Je sens l'ombre plus noire où redescend mon cœur!

II

Soulevant de la mer le chœur blanc des nuées,
L'aube fleurit de lis les bords du firmament ;
Et les astres, penchant leurs mains exténuées
Sur l'onde, laissent choir leur lampe au flot dormant.

Toi, pareille à l'aurore et qui viens de la grève
Et traînes sur tes pas l'âme errante des fleurs,
Tu te lèves ainsi dans le ciel de mon rêve
Et des astres, en moi, versent l'or de leurs pleurs.

Digitized by Google

Et, tandis que les lis t'apportent leur haleine,
Terrassé sous l'auguste et chère vision,
Des espoirs lumineux dont ma nuit était pleine
S'effondre, dans mon sein, la constellation.

III

Sur les pas du matin s'effare le silence :
Le vent frais a ridé le bord des cieux pâlis,
Et, dans leur blancheur molle, un trait de feu s'élance
Comme une gerbe d'or au cœur profond d'un lis.

Le frisson de la vie a passé sur les choses,
Réveillant, dans les bois, la chanson des oiseaux,
Au bord des lacs d'argent la plainte des roseaux,
Et l'aile des parfums au cœur mouillé des roses.

Digitized by Google

Ce long bruissement, cet invisible chœur
Qui, vers l'aurore, élève un éternel hommage
Me semble, — tant, pour moi, tout vit en ton image!
S'élancer à tes pieds et monter de mon cœur.

Digitized by Google

REFUS D'AIMER

Où porter un amour que meurtrit toute chose,
Qu'au silence des morts les deuils ont résigné?
Je retrouve mes pleurs au cœur de chaque rose ;
Il n'est pas de gazon où mon cœur n'ait saigné.

La Nature n'est plus à mon âme lassée
Qu'un grand tombeau fermé sur mes bonheurs défunts,
Qu'une coupe en morceaux d'où l'ivresse passée
Parfois s'exhale encore en fugitifs parfums.

Digitized by Google

A la beauté qui passe en chantant l'espérance,
Le front rempli de rêve et les yeux de soleil,
Il faut mieux qu'un amour pour qui tout est souffrance
Et qu'une ombre éternelle à la nuit fait pareil !

Digitized by Google

AMANTES POSTHUMES

Dans le cristal profond des fontaines de Thrace
Je chercherai l'image errante de Nysa
Et dans les sables d'or où son pied se posa,
Sous les roseaux accrus, j'irai baiser sa trace,

Car les destins m'ont fait, par les temps accomplis,
Le séculaire amant des amantes passées ;
Et les vierges en fleur, dans la tombe pressées,
Rajeunissent pour moi leurs charmes abolis.

Digitized by Google

Pour qu'à mes yeux jaloux leur beauté fût rendue,
J'ai bravé le flot noir des mornes Phlégétons ;
Dans la coupe de nacre, où boivent les tritons,
J'ai recueilli les pleurs d'Ariane éperdue.

J'ai compté dans la tiède haleine des bûchers,
Les sanglots de Didon sur la troyenne plage,
Et, du cap Lesbien, j'ai suivi le sillage
Du corps blanc de Sapho descendu des rochers.

Par un guerrier ravie aux délices du pâtre,
Au sang de ses pieds nus j'ai suivi Lycoris ;
Et, sur son bras glacé, lourd de joyaux de prix,
Baisé le bracelet sanglant de Cléopâtre.

Car les destins m'ont fait, par les temps accomplis,
Le séculaire amant des amantes passées,
Et les vierges en fleur, dans la tombe pressées,
Rajeunissent pour moi leurs charmes abolis.

Digitized by Google

VÉNUS MERETRIX

I

Amant dont le désir, sitôt repu, s'affame
Et que rive à la chair une inflexible loi,
J'ai souffert par le corps sans tache de la femme,
Et plus souffert encore par son âme sans foi.

L'inassouvissement qui fait ma destinée
Se résigne à l'opprobre et s'avive au dégoût :
Car celle que je sers, je l'adore surtout
Pour l'éclat insolent de sa chair profanée ;

Digitized by Google

Pour l'orgueil de ses yeux au triomphe malsain
Et dont l'âpre débauche a meurtri la paupière,
Pour le néant qui dort sous son beau front de pierre,
Pour le vide qui rêve à l'ombre de son sein.

O pâle courtisane à mon destin liée
Par je ne sais quel nœud que resserre l'affront,
Toi dont le baiser met une insulte à mon front,
Ton infamie en moi revit multipliée !

Je t'aime pour les maux dans ton cœur amassés,
Pour l'horreur dont je vois ta beauté poursuivie ;
Je t'aime pour la honte immense de ta vie
Et pour les longs plaisirs de tes amants passés.

Je revis avec toi leurs ivresses perdues,
Leurs rapides bonheurs et leurs mornes ennuis,
Et j'égrène, en pleurant, dans la longueur des nuits,
Le rosaire maudit de tes beautés vendues.

Digitized by Google

II

Sont-ce bien tes baisers que j'ai bus sur tes lèvres,
Vase amer où ton cœur me vend la trahison ?
D'autres lèvres, sans doute, y mirent leur poison,
Pour qu'ils aient aussi mal désaltéré mes fièvres ?

Honte à mes yeux ! — ils ont, sur ton front plus vermeil,
Lu l'affront d'une étreinte encore mal effacée.
M'attirant sans ferveur sur ta gorge lassée,
Tu m'as tendu des bras qui cherchaient le sommeil.

Digitized by Google

Honte à ma bouche ! — elle a savouré cette lie
Que gardait à ma soif leur haine ou ta pitié,
De l'ivresse commune accepté la moitié
Et vidé jusqu'au fond cette coupe avilie !

Honte à mon âme ! — elle a, sous l'outrage mortel,
Détourné, sans frapper, le faix de sa colère,
Et, de ton mépris seul attendant son salaire,
A ton corps profané conservé son autel.

Car Dieu fit de ton corps le pardon de ton âme :
— Entre ton cœur pervers et mon cœur révolté,
Comme une armure sainte, il a mis ta beauté,
Et d'être belle il t'a fait le droit d'être infâme !

Digitized by Google

LES LARMES DES CHOSES

A ÉMILE BERGERAT

Digitized by Google

Digitized by Google

PROLOGUE

Si nos douleurs étaient à nos maux seuls bornées,
S'il fallait à nos pleurs d'inflexibles raisons,
Les coups inattendus, les morts, les trahisons
N'empliraient pas de deuil nos lentes destinées.

Ce n'est pas de nos cœurs que montent seulement
Les flots désespérés de la tristesse humaine ;
Mais, un flux éternel jusqu'à nous les amène
De tout ce qu'avec nous couvre le firmament.

Digitized by Google

La source en est cachée aux entrailles du monde,
Au profond de la vie, et mêle ses poisons
A la sève des bois, aux sucs des floraisons,
A tout ce qui s'élève, à tout ce qui féconde.

L'or vivant des raisins et le froment sacré,
Avec le sang vermeil, la portent dans nos veines,
Et nous la respirons dans l'odeur des verveines
Livrant à l'air du soir leur souffle enamouré.

Elle nous vient des cieux, des monts et des vallées,
Des rouges horizons et de l'Océan bleu,
Dans le souffle du vent, sur les ailes du feu,
Dans le rayonnement des voûtes constellées.

De la matière inerte en tous sens débordant,
De la pierre insensible elle creuse le pore,
Sue aux flancs des rochers marins et s'évapore
Des volcans entr'ouverts et du métal ardent.

Digitized by Google

Cette souffrance vague aux plaintes éternelles,
Ces larmes qu'à nos yeux met un obscur regret,
J'en veux, dans ce silence, écouter le secret,
Laissant pleurer, en moi, les choses fraternelles.

Digitized by Google

LES ÉTOILES

Que l'éternité dure à notre lent chemin
Et que l'Infini pèse à nos fronts de lumière !
De nos superbes chars la route prisonnière
N'attend aucun essor nouveau de notre main.

Un gouffre s'ouvre en vain sous la céleste voûte,
Et notre âpre désir par l'abîme est tenté.
Tenant nos pas captifs dans cette immensité,
Une loi nous a fait une inflexible route.

Digitized by Google

Des bords de l'horizon, par des sentiers pareils,
Nous montons au zénith dont il faut redescendre,
Et, sur les mêmes seuils, nous revenons attendre
Le retour monotone et certain des soleils.

Sur une roue en feu, sous d'inflexibles chaînes,
Pâles sœurs d'Ixion, nous tournons sans merci,
Sans voir jamais rougir, dans le ciel éclairci,
D'un temps libérateur les aurores prochaines.

Toujours le même azur indifférent et sourd
Et qui, d'un rythme égal, dans ses voiles balance
Le vide sous nos yeux, sous nos voix le silence
Et, du poids de l'oubli, fait notre ennui plus lourd !

On chante cependant les astres tutélaires ;
Et les mondes lointains, épris de nos clartés,
Sous le mensonge fier de nos sérénités,
N'ont jamais pressenti nos vivaces colères.

Digitized by Google

D'un ironique éclat le destin nous poursuit.
Car, sous le faix maudit d'une gloire inconnue,
Durant l'éternité nous saignons dans la nue,
Et, pleines de rayons, nous vivons dans la Nuit !

Digitized by Google

LA MER

Par l'invisible fouet des autans flagellée,
Et, pleine de sanglots dans l'air silencieux,
Sous l'immobilité magnifique des cieux,
Je traîne une douleur toujours renouvelée.

Des constellations le regard fraternel
Dans le miroir tremblant de mes ondes s'effare,
Et le tranquille feu qui rayonne du phare
Se rompt, en faisceaux d'or, sur mon flanc éternel.

Digitized by Google

D'un bras lassé je bats sans relâche la grève
Et, des rideaux pourprés qui ferment l'horizon,
A mon sommeil, en vain je fais une prison,
Sans m'endormir jamais au repos de mon rêve.

L'écume, en lis d'argent s'effeuille sous ma main,
Sans fleurir d'autres bords que la rive connue ;
Et, sans changer un jour de place sous la nue,
D'un innombrable pas je heurte mon chemin.

Je sens mon sein gonflé de floraisons superbes,
Mais dont l'essor s'arrête à mon sol tourmenté
Que ne rafraîchit pas, sous les soleils d'été,
Le souffle des parfums ou la fraîcheur des herbes.

Comme un poids inutile ou comme un vain ferment,
Je porte en moi la vie impuissante et profonde :
Car les destins m'ont faite et stérile et féconde,
Immobile et pourtant toujours en mouvement.

Digitized by Google

Le sillon que je creuse au même instant s'efface
Et, les vents emportant les germes envolés,
Ni la splendeur des fruits, ni la gloire des blés
Jamais sous le ciel bleu, ne couronnent ma face !

Digitized by Google

LES BOIS

Dans la vertu tendre et sous la rude écorce,
Des sèves, que de loin tente le firmament,
L'impuissante ferveur pleure éternellement,
Aux cimes des forêts sentant mourir leur force.

Par l'aimant invisible et traître des soleils
Au plus profond des flancs de la terre puisées,
Rajeunissant leur âme aux fraîcheurs des rosées,
Elles montent en chœur sous les levants vermeils.

Digitized by Google

Jusqu'au sommet du chêne et l'ondoyante crête
Du palmier et le faîte aigu des peupliers,
En suivant des rameaux les contours déliés,
Elles vont ! — Mais au bout le destin les arrête.

La chanson des oiseaux fuyant la paix des nids,
L'insensible rumeur de la brise qui passe,
Tout leur donne la soif sublime de l'espace
Et le dégoût amer des horizons finis.

A rompre leur prison leurs colères sont vaines
Et nul bruit n'en trahit l'effort silencieux.
Sans pouvoir emporter notre désir aux cieux,
Tel notre sang s'épuise au chemin de nos veines.

La mort seule ici-bas affranchit les douleurs.
Accourez, bûcherons à la rude cognée !
Et, creusant dans leurs troncs une large saignée ;
Des chênes et des pins délivrez l'âme en pleurs.

Digitized by Google

Leurs blessures, s'ouvrant ainsi que des calices,
Verseront leurs parfums dans le vent qui s'enfuit
Et, dans l'ombre du temps, les lèvres de la Nuit
Y boiront lentement d'éternelles délices !

Digitized by Google

LES TEMPLES

L'âme d'un monde mort habite nos enceintes ;
Le feu d'un astre éteint brûle dans notre encens.
Le tabernacle d'or dont les dieux sont absents [saintes.
Reste ouvert, comme un gouffre au vent des hymnes

La paix qui nous entoure est celle des tombeaux ;
D'un reste de ferveur la pitié nous décore.
Mais, comme dans le jour incertain d'une aurore,
Sous nos arceaux profonds pâlissent les flambeaux.

Digitized by Google

Nos seuils ont bu le sang des victimes sans nombre ;
Mais rien n'y germe plus que la haine et l'affront.
Les temps agenouillés ont relevé le front
Et l'éternel oubli nous étreint de son ombre.

La mousse croît aux pieds mornes de nos autels.
Dans le désert la voix des prêtres se lamente ;
Au loin l'humanité, que l'infini tourmente,
Cherche ailleurs le sentier des destins immortels.

Car, sans l'éteindre un jour, nous l'avons étanchée,
L'inextinguible soif des rêves surhumains ;
Mais la source est tarie où, sur nos verts chemins,
Longtemps la lèvre en feu des races est penchée.

La splendeur de la rose et la blancheur du lis
Ne vont plus s'effeuillant sur les pas du lévite.
La Nature affranchie à ses fêtes invite
Les fidèles repus des cultes abolis.

Digitized by Google

Sentant que notre poids devient lourd à la terre,
Que l'homme ne croit pas aux lointains paradis,
Songeant que l'Idéal fut notre hôte jadis,
Nous pleurons les dieux morts dans la nuit solitaire !

Digitized by Google

ÉPILOGUE

Ainsi pleure tout bas le monde inanimé,
L'astre, le bois, la mer et la pierre du Temple.
Mais leur deuil à nos deuils est un sublime exemple ;
Car leur longue douleur n'a jamais blasphémé.

Dans nos cœurs celui-là mit les premières haines
Qui, plus haut que nos cœurs, rêvant à nos destins
Un maître conscient, hôte de cieux lointains,
Nomma l'injuste auteur des misères humaines.

Digitized by Google

Au joug mystérieux dont le monde est dompté
Pourquoi ne pas laisser nos âmes inclinées
Suivre, d'un pas égal, le déclin des années,
Comme l'astre des cieux son chemin de clarté?

La brute indifférente au labeur asservie,
L'étoile qu'un clou d'or attache au firmament,
Tout, d'un crime inconnu, subit le châtiment,
Sans s'indigner aux lois obscures de la vie,

Sans chercher à fléchir l'ordre inflexible et sourd
D'éléments acharnés à d'inflexibles tâches.
Ni les vœux superflus ni les prières lâches
Ne rendront le fardeau de nos peines moins lourd.

Je ne vous maudis pas, prêtres dont l'imposture,
Pour alléger d'espoir le faix de nos douleurs,
Forgea des Immortels que repaissent nos pleurs...
— Mais cessez de chercher, plus haut que la Nature,

Digitized by Google

Des maux que nous souffrons le principe odieux !
Laissez-nous croire, au moins, que d'insensibles causes
Poussent vers le néant les êtres et les choses,
Et ne nous forcez pas à maudire les dieux !

Digitized by Google

VERS POUR ÊTRE CHANTÉS

A ARMAND D'ARTOIS

7.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE VOYAGEUR

Voyageur, où vas-tu, marchant
Dans l'or vibrant de la poussière ?
— Je m'en vais au soleil couchant,
Pour m'endormir dans la lumière.

Car j'ai vécu n'ayant qu'un Dieu,
L'astre qui luit et qui féconde,
Et c'est dans son linceul de feu
Que je veux m'en aller du monde !

Digitized by Google

— Voyageur, presse donc le pas :
L'astre vers l'horizon décline...
— Que m'importe, j'irai plus bas
L'attendre au pied de la colline.

Et lui montrant mon cœur ouvert,
Saignant de son amour fidèle,
Je lui dirai : J'ai trop souffert :
Soleil ! emporte-moi loin d'elle !

Digitized by Google

QUI SAURAIT?

Qui saurait dire la caresse
Où gît la plus grande douceur,
Dont nous enivre une maîtresse,
Ou dont nous console une sœur?

Laquelle calme mieux nos fièvres
Et rend notre cœur plus joyeux,
Ou celle qui brûle nos lèvres,
Ou celle qui sèche nos yeux?

Digitized by Google

Toutes deux ont de pareils charmes
Contre les cœurs inapaisés :
Souvent on aime avec des larmes
Mieux encor qu'avec des baisers !

Digitized by Google

QU'IMPORTE !

Ah ! puisque en ta beauté demeurent
Les beautés que le temps ravit,
Qu'importe que les roses meurent !
— Sur tes lèvres leur pourpre vit.

Puisque en ta splendeur se recueillent
Les splendeurs qu'atteignit l'affront,
Qu'importe que les lis s'effeuillent !
— Leur blancheur reste sur ton front.

Digitized by Google

Puisque en ton être se rallume
La flamme qui s'éteint aux cieux,
Qu'importe l'air qui la consume !
— Sa clarté renaît dans tes yeux.

Puisque en ton âme se repose
L'âme de tout charme défunt,
Qu'importe l'étoile ou la rose !
— Toi seule es lumière et parfum !

Digitized by Google

AMOURS POSTHUMES

Quand j'irai dormir sous les saules
Où, dans l'ombre, tu m'attendras,
J'enfermerai dans mes deux bras
Ta tête blonde et tes épaules.
Nous serons deux morts amoureux
Et nos baisers, parmi les herbes,
Feront croître des lis superbes
Mêlant leurs calices peureux.

Digitized by Google

Nos os frémiront d'allégresse,
La terre ayant brûlé nos chairs,
Et leurs embrassements plus chers
Nous fondront dans une caresse.
Leurs tronçons brisés se noueront
En des étreintes éperdues,
Et, sous les racines tordues,
De plus près ils s'enlaceront.

La ruine viendra tout entière,
La terre ayant brûlé nos os ;
Et, comme les nids sans oiseaux,
Nous nous en irons en poussière.
Mais, de nos cendres, montera
L'ivresse aux langueurs infinies
D'être, enfin, de si près unies
Que le néant les confondra !

Digitized by Google

CHANSON MÉLANCOLIQUE

Nous avons passé, ce me semble,
L'un près de l'autre sans nous voir,
Indifférents et sans savoir
Que nos deux cœurs battaient ensemble...
Nous avons passé sans nous voir !

A mon cœur, hélas ! comme au vôtre
Un peu d'amour était bien dû,
Et chacun de nous vole à l'autre
Un bonheur à jamais perdu...
Un peu d'amour nous était dû.

Digitized by Google

Le temps sépare notre route :
Du moins si nous avions aimé !
Le ciel sur nous s'est refermé ;
Nous aurions bien souffert, sans doute,
Mais, du moins, nous aurions aimé !

Digitized by Google

ARIOSO

Quand, tombant de plus haut, le torrent des années
De son écume blanche aura fleuri mon front,
Et qu'au gouffre éternel mes pas s'abîmeront
Sous les espoirs meurtris et les roses fanées,
Vers mon dernier amour mes yeux se lèveront.

Vers celle qui, sur moi, se penchant la dernière,
— Quand des autres amours fuit en chantant le chœur, —
Sous les roseaux déserts qu'enfile un souffle moqueur,
Sous les cailloux où meurt sa course prisonnière,
Un baiser sur la lèvre aura cherché mon cœur !

Digitized by Google

La mer est sans rivage où descendra mon âme :
La nuit est sans étoile où flotteront mes yeux.
Mais je veux enfermer, comme en l'or précieux
D'un coffret, un parfum de myrrhe ou de cinname,
Sa blanche image avec le souvenir des cieux !

Digitized by Google

MÉLANCOLIE D'AVRIL

Voici que le soleil d'Avril
Vers les renouveaux nous ramène.
Pourquoi le printemps ne peut-il
Rajeunir aussi l'âme humaine ?

Les siècles, comme des hivers,
Ont posé sur ses destinées
Et dépouillé de rameaux verts
Ses espérances surannées.

Digitized by Google

Devant ses mornes horizons
Se dresse l'angoisse éternelle,
Et le souffle des floraisons
Ne fait rien refleurir en elle.

Survivant au rêve défunt
Qu'effeuilla le vent de l'aurore,
L'amour est un dernier parfum,
Qu'en mourant elle exhale encore !

Digitized by Google

CONSOLATION

Si, sur un amour solitaire
Tu laisses ton cœur se fermer ;
Si tu ne crois pas que, sur terre,
On peut plus d'une fois aimer,
Et si ta douleur ancienne
Te consume en regrets charmeurs,
O pauvre âme, sœur de la mienne,
Meurs !

Digitized by Google

Mais si l'espérance réveille
Des songes d'or sur ton chemin;
Si tu sais qu'aux maux de la veille
Succèdent les biens de demain,
Et si ton ivresse ancienne
Renaît en souvenirs ravis,
O douce âme, sœur de la mienne,
Vis !

Si tu sens que ta destinée
Est d'aimer pour souffrir toujours
Et que le temps t'a ramenée
Au seuil de nouvelles amours,
S'il faut une main à la tienne
Et des regards amis aux tiens,
O chère âme, sœur de la mienne,
Viens !

Digitized by Google

CONSEIL

Pour que la Mort te reconnaisse
A la blessure de ton cœur,
Laisse, sous l'aiguillon vainqueur,
Jusqu'au bout saigner ta jeunesse.

Vers l'aube où t'attendent les dieux
Ne tends qu'une coupe épuisée,
Pour qu'ils y versent la rosée
De leurs renouveaux radieux.

Digitized by Google

C'est de notre ivresse première
Que sont faits nos futurs destins :
Tels les soirs lèguent aux matins
Les horizons pleins de lumière.

L'amour seul dans nos seins domptés
Jette une semence éternelle,
Et les fronts qu'a meurtris son aile
D'un souffle éternel sont hantés

Digitized by Google

TESTAMENT

Pour que le vent te les apporte
Sur l'aile noire d'un remord,
J'écrirai sur la feuille morte
Les tortures de mon cœur mort.

Toute ma sève s'est tarie
Aux clairs midis de ta beauté
Et, comme à la feuille flétrie,
Rien de vivant ne m'est resté.

Digitized by Google

Tes yeux m'ont brûlé jusqu'à l'âme,
Comme des soleils sans merci !
Feuille que le gouffre réclame,
L'autan va m'entraîner aussi.

Mais avant, pour qu'il te les porte
Sur l'aile noire d'un remord,
J'écrirai sur la feuille morte
Les tortures de mon cœur mort !

Digitized by Google

FIDÉLITÉ

Que de jours se sont envolés,
Que de soleils se sont voilés,
Que de cendre et que de fumée
Sur les chemins et dans le vent,
Depuis que je m'en vais rêvant
A ma dernière bien-aimée !

Une autre ne viendra donc pas,
Faisant renaître sur ses pas
Les enchantements que je pleure,
Ranimant les fleurs des gazons,
Et tendant, sur les horizons,
— Comme un voile, — l'oubli de l'heure ?

Digitized by Google

Mon mal n'est pas près de finir,
Car, de son ancien souvenir,
Mon âme est toujours prisonnière.
— Celle que mon désir attend,
Ah ! je ne l'aimerai qu'autant
Qu'elle ressemble à la dernière !

Digitized by Google

PEINE D'AMOUR

Quand ta main tomba dans ma main,
Je n'osai la presser qu'à peine :
Je ne sais quel doute inhumain
Faisait déjà trembler la mienne.

Quand ton front se pencha vers moi,
A peine j'y posai ma bouche :
Je ne sais quel cruel émoi
Me rendait timide et farouche.

Digitized by Google

Ah ! je sentais que désormais
La douleur entrait dans ma vie
Et je n'ai su que je t'aimais
Qu'au jour où tu me fus ravie !

Digitized by Google

L'ABSENTE

En vain d'avril la tiédeur caressante
Jusqu'à mon front monte sans le charmer.
Il n'est printemps sans la douceur d'aimer !...
Tout m'est douleur, quand je pense à l'absente.

Il n'est lilas, il n'est rose qui sente,
Azur qui brille à mes yeux enchantés,
Sur les chemins que ses pas ont quittés...
Tout m'est douleur quand je pense à l'absente.

Digitized by Google

Ne croyez pas que ma peine récente
Du temps espère un rapide secours :
J'ai trop souffert pour ne souffrir toujours...
Tout m'est douleur, quand je pense à l'absente.

De l'espérance en mon cœur renaissante
J'ai repoussé la cruelle pitié :
Mon âme en deuil a perdu sa moitié...
Tout m'est douleur quand je pense à l'absente !

Digitized by Google

NOTRE AMOUR

Notre amour est chose légère
Comme les parfums que le vent
Prend aux cimes de la fougère
Pour qu'on les respire en rêvant.
— Notre amour est chose légère.

Notre amour est chose charmante,
Comme les chansons du matin
Où nul regret ne se lamente,
Où vibre un espoir incertain.
— Notre amour est chose charmante.

Digitized by Google

Notre amour est chose sacrée
Comme le mystère des bois
Où tressaille une âme ignorée,
Où les silences ont des voix.
— Notre amour est chose sacrée.

Notre amour est chose infinie,
Comme le chemin des couchants
Où la mer, aux cieux réunie,
S'endort sous les soleils penchants.
— Notre amour est chose infinie.

Notre amour est chose éternelle
Comme tout ce qu'un Dieu vainqueur
A touché du feu de son aile.
Comme tout ce qui vient du cœur,
— Notre amour est chose éternelle.

Digitized by Google

FLEUR JETÉE

Emporte ma folie
   Au gré du vent,
Fleur en chantant cueillie
Et jetée en rêvant.
— Emporte ma folie
   Au gré du vent!

Comme la fleur fauchée
Périt l'amour.
La main qui t'a touchée
Fuit ma main sans retour
— Comme la fleur fauchée,
   Périt l'amour!

Digitized by Google

Que le vent qui te sèche,
O pauvre fleur,
Tout à l'heure si fraîche
Et demain sans couleur !
— Que le vent qui te sèche,
Sèche mon cœur !

Digitized by Google

L'HEURE D'AIMER

Comme l'heure passe vite
D'aimer pour en être heureux !
Hâtez-vous donc, amoureux,
Quand le printemps vous invite.
Cueillez à tous les buissons
Des baisers et des chansons.
— L'heure d'aimer passe vite !

Comme l'heure passe douce
D'aimer dans le temps des fleurs !
L'été brode, en cent couleurs,
Les fins velours de la mousse

Digitized by Google

Où les belles en tremblant,
Posent leur pied ferme et blanc.
— L'heure d'aimer passe douce !
Comme l'heure passe lente

D'aimer pour se souvenir !
L'automne vient de jaunir
La forêt aux vents tremblante.
Dans l'or des bois désolés
Nos rêves sont envolés...
— L'heure d'aimer passe lente.

Comme l'heure vient amère
De ne plus savoir aimer !
L'hiver sur nous vient fermer
Un paradis éphémère.
Lorsque dans nos cœurs lassés
Nos espoirs se sont glacés...
— L'heure pour nous passe amère !

Digitized by Google

LE PAYS DES RÊVES

I

Veux-tu qu'au beau pays des Rêves
Nous allions la main dans la main ?
Plus haut que l'odeur du jasmin,
Plus loin que la plainte des grèves,
Veux-tu, du beau pays des Rêves,
Tous les deux chercher le chemin ?

J'ai taillé dans l'azur les toiles
Du vaisseau qui nous portera,
Et doucement nous conduira
Jusqu'au verger d'or des étoiles.
J'ai taillé dans l'azur les toiles
Du vaisseau qui nous conduira.

Digitized by Google

Mais combien la terre est lointaine
Que poursuivent ses blancs sillons!
Au caprice des papillons
Demandons la route incertaine :
Ah ! combien la terre est lointaine
Où fleurissent nos visions !

Vois-tu le beau pays des Rêves
Est trop haut pour les pas humains.
Respirons à deux les jasmins
Et chantons encor sur les grèves.
— Vois-tu : — le beau pays des Rêves,
L'amour seul en sait les chemins !

Digitized by Google

II

Derrière les soleils couchés,
Mes anciens rêves sont penchés
Au bord des sources épuisées,
Et, mélancoliques oiseaux,
Regardent fuir avec les eaux,
Les jours morts et les fleurs brisées.

Le long des chemins désertés,
Mes anciens rêves sont restés
Dans les dépouilles du feuillage ;
Ils regardent l'hiver passer
Et, sous la neige, s'effacer
De mes pas lointains le sillage.

Digitized by Google

Et, tant que des jours me luiront,
Mes anciens rêves veilleront
Au seuil de ma vie écoulée ;
Mais quand je serai délivré,
Vers la tombe où je dormirai
Ils reprendront leur envolée !

Digitized by Google

LE TEMPS DES ROSES

Mignonne, voici le printemps.
— Aimons-nous bien au temps des roses. —
L'azur, dans les cieux éclatants,
Rouvre ses portes longtemps closes,
D'où la lumière, en flots vainqueurs,
Descend jusqu'au fond de nos cœurs.
— Aimer! chanter! — les douces choses!

Les taillis sont pleins de chansons;
— Aimons-nous bien au temps des roses. —
Et l'aurore met des frissons
Au cœur tremblant des fleurs écloses.

Digitized by Google

Sur nos fronts l'aile du matin
Fait passer un souffle incertain.
— Aimer ! rêver ! les douces choses !

Nos rêves sont vite lassés.
— Aimons-nous bien au temps des roses —
Les beaux jours sont bientôt passés :
Le cœur a ses métamorphoses.
Mais le temps n'y saurait ternir
La floraison du souvenir.
— Aimer ! souffrir ! les douces choses !

Digitized by Google

CHANSON D'AUTOMN

Automne au ciel brumeux, aux horizons navrants,
Aux rapides couchants, aux aurores pâlies,
Je regarde couler, avec l'eau des torrents,
Tes jours faits de mélancolies.

Sur l'aile du regret mes esprits emportés,
- Comme s'il se pouvait que notre âge renaisse! —
Parcourent, en rêvant, les coteaux enchantés
Où jadis sourit ma jeunesse.

Digitized by Google

Je sens, au clair soleil du souvenir vainqueur,
Refleurir en bouquet les roses déliées
Et monter à mes yeux des larmes, qu'en mon cœur,
Mes vingt ans avaient oubliées!

Digitized by Google

AUTRE CHANSON D'AUTOMNE

Voici que les autans moroses
Vont parsemer d'or les gazons
Et, vers les pâles horizons,
Emporter le souffle des roses.
— Que me fait l'haleine des fleurs,
Toi dont la lèvre a bu mes pleurs!

Voici que les heures voilées
Se hâtent vers le seuil des soirs,
Et que de vagues encensoirs
Fument au penchant des vallées.
— Tel monte l'encens de mes vœux
Vers le ciel d'or de tes cheveux!

Digitized by Google

Voici que les couchants de cuivre
Sonnent l'adieu des jours vermeils
Et, sous l'aile des lourds sommeils,
Appellent les cœurs las de vivre,
— Que nous fait le déclin des jours !
La nuit est douce à nos amours.

Digitized by Google

MATUTINA

Avec des pâleurs de rose trémière
La fleur du jour s'ouvre à l'horizon clair
Et monte, semant, aux voiles de l'air,
En ruisseaux d'argent, ses pleurs de lumière.

Comme un vol léger de papillons blancs
S'éparpille autour un essaim de nues
Secouant encore, à leurs ailes nues,
Du cœur d'or des lis les duvets tremblants.

Digitized by Google

Dans mon ciel plein d'ombre une fleur pareille
Porte les clartés de mon jeune amour ;
Rêves et parfums flottent alentour
Comme au bleu lever de l'aube vermeille !

Digitized by Google

PRIMAVERA

Voici que les lis ont ouvert
Leurs cœurs étoilés à la brise
Dont le flot de parfums se brise
Aux murs ombreux du grand bois vert.

Le temps revient des envolées
Pour les rêves et les oiseaux,
Et des aveux au bord des eaux,
Et des serments dans les allées.

Digitized by Google

Chaque saison porte son heur.
— Comme à la terre, à l'âme humaine,
Voici que le printemps ramène
Tous les mensonges du bonheur !

Digitized by Google

DANS LES JARDINS

Dans les jardins tout baignés de lumière
Où la pivoine et la rose trémière,
Comme un trésor, ouvrent au jour qui luit
Leur sein pesant des larmes de la Nuit,

Pour qu'elle y bût une amère rosée
Et ranimât leur corolle épuisée,
J'ai, vers l'Aurore, en vain tendu les fleurs
De mon amour pleines d'ombres et de pleurs.

Digitized by Google

Tout est bien mort au jardin de mon âme :
Un air mêlé d'encens et de cinname
Y roule, seul, d'inutiles parfums
Sur les autels de mes bonheurs défunts.

Digitized by Google

LYDA

Sur le chemin de la moisson
Les belles filles sont venues,
La faucille aux épaules nues
Et sur la bouche une chanson.
— Lyda ! Lyda ! viens dans la plaine !
Lyda ! Lyda ! voici le jour :
Plus tard tu fileras la laine ;
Mais garde ton cœur de l'amour !

Digitized by Google

Sur le chemin du bois ombreux
Qu'emplit une fraîcheur charmante,
Un beau cavalier se lamente,
Comme font les cœurs amoureux :
— Lyda ! Lyda ! fuis ta demeure !
Lyda ! Lyda ! voici le jour !
Enfant, n'attends pas que je meure,
Pour donner ton cœur à l'amour !

Sur le chemin désert et nu,
Plus de chansons comme naguère !
Les cavaliers sont à la guerre
Et l'hiver morose est venu.
— Lyda ! Lyda ! file ta laine,
Lyda ! Lyda ! jusqu'au retour.
A présent tu connais la peine
Que, dans le cœur nous met l'amour !

Digitized by Google

NYSA

Nysa, le temps qui, d'un coup d'aile,
Brise les fleurs, a respecté
Le souvenir doux et fidèle
Qui de ton amour m'est resté.
Sur mon cœur saigne encore la place
Où ton pied charmant se posa ;
D'attendre en pleurant il se lasse.
Avant que l'âge ne le glace,
Reviens, Nysa !

Digitized by Google

Nysa, la saison est pareille
A celle où, baisant tes cheveux,
Sans dire un mot à ton oreille,
Je te fis de tremblants aveux.
Toutes les fleurs se sont rouvertes
Que le vent d'automne brisa,
De nids chantant les branches vertes
Comme en ce temps-là sont couvertes.
Reviens, Nysa !

Nysa, crains que l'hiver morose
Sur nos fronts, encore une fois,
N'effeuille la dernière rose,
N'étouffe la dernière voix.
Ne laisse pas s'enfuir le rêve
Dont l'aube sur nous se posa.
Le vent qui passe sur la grève
Nous dit : Aimez ! car l'heure est brève !
Reviens, Nysa !

Digitized by Google

CHANSON D'ÉTOILES

Nos yeux d'or se cherchent dans l'ombre ;
Nous suivons les mêmes chemins ;
Sans que dans l'immensité sombre
Jamais se rencontrent nos mains.
Chacune de nous, solitaire,
Doit lentement se consumer.
— O mes sœurs, heureuse la terre !
Le ciel est trop grand pour s'aimer.

Digitized by Google

Là-bas, quand les amants timides
N'osent s'avouer leurs douleurs,
Au cœur profond des bois humides
Ils vont cueillir de belles fleurs.
Pleines d'un souci qu'il faut taire,
Tout nous manque pour l'exprimer !
— O mes sœurs, heureuse la terre!
Le ciel est trop haut pour s'aimer!

Ceux pourtant que les destinées,
Là-bas, ont trop tôt séparés
Verront refleurir leurs années
Parmi nos jardins azurés...
Leurs âmes, par un doux mystère,
S'y rejoindront pour se charmer.
— Amants qui pleurez sur la terre,
Au ciel vous pourrez vous aimer!

Digitized by Google

HYMNE MATINAL

O Terre, habitacle éternel
Des choses, qu'à la Mort fidèle,
Le Temps disperse d'un coup d'aile :
O terre, habitacle éternel
Des âmes, qu'aveugle en sa tâche,
L'Amour consume sans relâche,
Voici le matin solennel !

Déchire le suaire d'ombre
Où le soir, sur tes flancs lassés,
A couché tes fils trépassés ;
Déchire le suaire d'ombre

12

Digitized by Google

Où le soir, sur ton front pâli
A versé le rêve et l'oubli !
Sors du tombeau de la Nuit sombre !

Revêts d'un manteau de soleil
Ton épaule tremblante encore
Des premiers frissons de l'aurore ;
Revêts d'un manteau de soleil
Ton épaule tremblante et nue,
Et, dans l'extase de la nue,
Monte au-devant du jour vermeil !

Digitized by Google

AUBADE FAMILIÈRE

Des bords vermeils du ciel changeant
Voici que la clarté ruisselle
Et que la rosée étincelle
Partout, en poussière d'argent.
—Quand sur la bruyère endormie,
Tu poseras ton pied mutin,
Toutes les splendeurs du matin
S'éveilleront, pour t'adorer, ô mon amie!

Digitized by Google

L'alouette dans le ciel clair,
Au bord du toit les hirondelles,
Partout un frémissement d'ailes
Met un frisson joyeux dans l'air.
—Quand près de la source endormie
Tu viendras parmi les roseaux,
Toutes les chansons des oiseaux
S'éveilleront, pour te chanter, ô mon amie!

Des bois qui bordent le chemin
Monte et se répand sur la plaine
Un souffle où se confond l'haleine
De la violette et du jasmin.
—Quand sous la feuillée endormie,
Nous marcherons d'un pas discret,
Tous les parfums de la forêt
S'éveilleront, pour t'embaumer, ô mon amie!

Digitized by Google

SÉRÉNADE MÉLANCOLIQUE

Viens entendre sous la feuillée
La dernière chanson des nids
Et les murmures infinis
De la forêt ensommeillée.
Tout se taira dans un instant,
Sous la grande aile du silence
Qui, dans l'air tiède encor, balance
Des doux rêves l'essaim flottant.

Digitized by Google

— Dans la brise qui pleure,
O mon amour,
Écoute passer l'heure
Où fuit le jour!

Viens t'enivrer, dans la prairie;
Du dernier parfum de ses fleurs.
Quand l'Aube y posera ses pleurs
Plus d'une, hélas! sera flétrie,
Sur l'herbe où l'insecte s'endort
Quand aux cieux s'ouvrent les étoiles
L'ombre étend ses premières toiles,
Se referment les boutons d'or.

— Au versant de la plaine
Où vient la nuit,
Respire encore l'haleine
Du jour qui fuit!

Digitized by Google

Viens contempler dans la vallée
Le dernier éclat du couchant.
La lune, à l'horizon penchant,
De blanches vapeurs est voilée;
Et parmi l'extase du soir,
On dirait qu'au bord de la nue
Une main divine est venue
Allumer un large encensoir.

— Regarde, bien-aimée,
Au ciel lointain,
Remonter la fumée
Du jour éteint!

Digitized by Google

AIR A BOIRE

Le vigneron met dans la tonne,
Mêlés aux flots du vin vermeil,
Toutes les chansons de l'automne
Et tous les adieux du soleil!

Fêtons la bouteille fidèle!
C'est la pourpre d'un horizon
Qu'on entrevoit au travers d'elle
Et c'est avec un frisson d'aile
Que le vin sort de sa prison!

Digitized by Google

Dans le cristal vibrant du verre
Écoute rire à belles dents
La vendangeuse peu sévère
Qui gravit le joyeux calvaire
Où saignent les pampres ardents !

Dans le gai reflet de la coupe
Regarde passer, en chantant,
Les vignerons, joyeuse troupe,
Et le soleil dorer la croupe
De la colline qui s'étend !

Le vigneron met dans la tonne,
Mêlés aux flots du vin vermeil,
Toutes les chansons de l'automne
Et tous les adieux du soleil !

Digitized by Google

LA FÉE AUX CHANSONS

Il était une fée,
D'herbes folles coiffée,
Qui courait les buissons,
Sans s'y laisser surprendre,
En Avril, pour apprendre
Aux oiseaux leurs chansons.

Lorsque geais et linottes
Faisaient de fausses notes,
En récitant leurs chants,
La fée, avec constance,
Gourmandait d'importance
Ces élèves méchants.

Digitized by Google

Sa petite main nue,
D'un brin d'herbe menue
Cueilli dans les halliers,
Pour stimuler leur zèle,
Fouettait sur leurs ailes
Ces mauvais écoliers.

Par un matin d'automne,
Elle vient et s'étonne
De voir les bois déserts.
Avec les hirondelles,
Ses amis infidèles
Avaient fui par les airs.

Et, tout l'hiver, la fée,
D'herbe morte coiffée,
Et comptant les instants,
Sous les forêts immenses
Compose des romances
Pour le prochain printemps.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLEAU A LA PLUME

A CHARLES DESFOSSEZ

Digitized by Google

Digitized by Google

LE CHRIST

D'APRÈS HENNER

Le Christ est étendu rigide et sans haleine.
Mais où donc est Marie ? où donc est Madeleine
Consolant du Dieu mort les vestiges défunts,
L'une avec des sanglots, l'autre avec des parfums ?
Où donc est ce Joseph venu d'Arimathie
Pour conserver un temple à cette âme partie,
En répandant des fleurs sur ce corps embaumé ?
Où donc est Pierre ? où donc est Jean le bien-aimé ?

Digitized by Google

La solitude a mis, étant vite venue,
Son grand linceul d'oubli sur la dépouille nue
De celui qu'attendait le réveil immortel,
Et cette pierre aride est son unique autel.
Voilà la sépulture amère que t'ont faite
Les élus de ton rêve, ô Sauveur, ô prophète,
O toi qui parcourais le terrestre chemin,
Un agneau sur l'épaule et des lis dans la main !
Faut-il que l'on te plaigne ou bien que l'on t'envie,
Toi qui, pour des ingrats, donnas ta noble vie ?
Aux plus humbles de nous la mort te fait pareil.
Tu ne reverras plus, dans le tiède soleil,
Passer le spectre blanc de la Samaritaine,
Ni la femme adultère au bord de la fontaine ;
Et nos sœurs pleureront durant l'éternité
Celui qui pardonnait à leur fragilité !

Digitized by Google

L'IDYLLE

D'APRÈS HENNER

Sérénité des temps où j'aurais voulu vivre,
Calme des bois profonds dont le parfum m'enivre
Dans le souffle lointain des âges révolus !
Près des sources en pleurs vous ne revenez plus
Écouter la chanson tremblante des feuillées,
Vierges du rêve antique à nos voix éveillées,
Sœurs des dieux exilés que, courbés sous l'affront,
Le peintre et le poète à jamais pleureront !

Digitized by Google

Qui vous ramènera sous la fraîcheur des ombres
Que l'oblique soleil fait tomber des bois sombres,
Comme un dernier manteau qu'il dépouille en penchant
Son torse de lumière aux gouffres du couchant ?
L'azur qu'a déchiré le feu de sa charrue
Se recueille, sentant sa profondeur accrue
S'ouvrir, dans le secret d'innombrables sillons,
Aux floraisons de lis des constellations.
C'est l'heure ténébreuse et l'heure taciturne
Où du rivage d'or monte le vent nocturne,
Où l'homme d'à présent, sans dieux pour l'en guérir,
Souffre l'ennui de vivre et la peur de mourir.
— Pour chasser de nos fronts la terreur de la lutte,
Revenez, revenez, ô joueuses de flûte,
Ramenant sur vos pas, dans les bois redoutés,
La chaste vision de vos corps enchantés.
De vos cheveux profonds secouez la lumière
Qu'en un baiser de feu mit l'aurore première,
Et laissez lentement nos cœurs se consumer
Du mal d'avoir vécu trop tard pour vous aimer !

Digitized by Google

LES NAIADES

D'APRÈS HENNER

Au bord de l'eau qui rêve et sous le ciel qui dort,
A l'urne des forêts buvant l'ombre épanchée,
Les naïades en chœur, troupe aux mortels cachée,
Tordent au vent léger leur chevelure d'or.

A les voir l'eau sourit et le ciel se recueille,
Sentant d'un jour nouveau s'emplir leur double azur
Dans les yeux doux et clairs des filles au front pur ;
L'enchantement des bois sur leur tête s'effeuille.

Digitized by Google

De leur fière beauté mesurant les accords,
Comme pris du remords de sa course éternelle,
Le Temps sur leur repos laisse planer son aile ;
L'air vibrant s'alanguit au toucher de leur corps.

Des monts échevelés aux vallons revenues,
Elles ont recherché la fraîcheur des gazons
Et la demi-clarté des jeunes frondaisons
Qui tendent des baisers à leurs épaules nues.

Le paysage est doux, voluptueux, aimant,
Et d'adorations timides les effleure.
La nature est plus tendre aux lieux où l'onde pleure,
Où descend le regard ami du firmament.

Et le corps de la femme est fait pour les tendresses
De tout ce qui respire et meurt sur son chemin.
Le fruit naît pour sa bouche et la fleur pour sa main ;
Pour elle la mort a d'immortelles caresses.

Digitized by Google

Ces arbres jauniront: le flot silencieux
Séchera sous le vent : ici-bas tout s'efface.
Seules, au seuil des ans, demeurent face à face
La beauté de la femme et la clarté des cieux.

Voilà pourquoi, fuyant l'ombre opaque et la source
Qu'un mystère de fleurs cèle aux yeux du soleil,
Les Naïades en chœur ont arrêté leur course
Sur le tertre où parfois descend l'astre vermeil.

Sur l'herbe tiède encor du baiser de l'aurore,
Leur chair vient chastement rayonner à son tour,
Et son éclat, venant après l'éclat du jour,
Illumine les bois, l'air et le flot sonore.

Et, tout à coup, soufflant dans les roseaux tremblants,
A travers les taillis, sur l'onde qui s'enchante,
Du dieu Pan rajeuni l'âme s'éveille et chante
L'immortelle beauté des femmes aux cous blancs.

Digitized by Google

SILÈNE

D'APRÈS ROLL

Cependant que midi, descendu dans la plaine,
Vide son carquois d'or sur le coteau vermeil,
Par ses flèches chassé le doux et vieux Silène
Va cueillir dans les bois la fraîcheur du sommeil.
Un âne patient dont s'alourdit la course,
Et dont son rude poids courbe les reins velus,
L'emporte lentement jusqu'aux bords d'une source
Où les échos lointains ne le troubleront plus.

Digitized by Google

Tous deux rêvent déjà de fraîcheurs sans pareilles
Sur les gazons obscurs, près de l'onde qui ment.
Déjà la tête chauve et les longues oreilles
Ont pris dans l'air plus tiède un doux balancement.
Mais les nymphes, du fond de la forêt profonde,
Accourent vers l'ami paisible de Bacchus
Et, fermant les anneaux rythmiques d'une ronde,
Serrent des nœuds de fleurs autour des deux vaincus.
Par le rire, la danse et les chants affolées,
Sous leurs pieds bondissants déchirant les roseaux,
Elles tournent, les bras tendus, échevelées,
Et mêlent leur voix claire au murmure des eaux.
Et, Silène, parmi les adorables poses
De leurs corps nonchalants, éclatants et nerveux,
Semble un bourdon doré sur des touffes de roses
Et s'enivre aux parfums vivants de leurs cheveux.

Digitized by Google

EVOHÉ

Evohé ! — C'est le temps où la vigne blessée
D'un sang jeune et fumant teint le coteau vermeil,
Et, du voile flottant des brumes caressée,
Cache ses flancs meurtris aux baisers du soleil.

Evohé ! — C'est le temps où la chanson du cuivre
Sonne, sur les chemins, l'appel des vendangeurs,
Où le vin tiède encor dont leur foule s'enivre
Fait les vieillards et les jeunes songeurs,

Digitized by Google

Evohé ! — C'est le temps où les filles robustes,
Sous les jours amortis où l'Automne s'endort,
Jusqu'au tronc noir des ceps penchant leurs nobles bustes,
Font pleurer sous l'acier la grappe aux larmes d'or.

Evohé ! — C'est le temps où descend sur le monde
L'oubli des jours mauvais et des tristes amours,
Puisqu'au sein patient de la vigne féconde
L'homme boira la paix et le rêve toujours !

Evohé ! — C'est le temps où passe sur la terre
Bacchus, des cieux mortels nous montrant le chemin,
Assis aux flancs rayés d'une jeune panthère
Et fouettant l'air sonore un thyrse dans la main.

Digitized by Google

L'ÉDUCATION DE BACCHUS

D'APRÈS GIRON

Le chant de la syrinx aux cymbales mêlée
Monte du bois profond cher aux faunes cornus,
Et des filles d'Hellas la troupe échevelée
Aux fraîcheurs des gazons égare ses pieds nus.
Sur leur bouche vermeille et leurs épaules blanches
S'épanouit l'honneur d'un éternel printemps,
Cependant, qu'en fruits d'or, l'Automne rit aux branches,
Ensanglantant les bras lassés des ceps flottants.

Digitized by Google

— Dans un taillis très clair, au bord d'une fontaine,
Près d'un enfant debout, les porteurs de pipeaux,
Posant le buis troué sur sa lèvre incertaine,
Lui montrent l'art sacré d'appeler les troupeaux,
De déployer au vent les ailes de la danse
Et de chanter l'Amour en rythmes languissants.
Les nymphes, de leur doigt, lui marquant la cadence,
Goûtent une langueur secrète à ses accents.
Sur le sable, tout près, la panthère charmée
De ses yeux étoilés laisse mourir l'éclair
Et, sous l'adieu du jour, la nature pâmée
Boit une ivresse étrange aux caresses de l'air.
— C'est que l'enfant chanteur, sur sa flûte sonore.
Dit la terre domptée et les hommes vaincus
Par les vignes de feu dont Thrace s'honore
Et que cet immortel est le divin Bacchus !

Digitized by Google

JACOB CHEZ LABAN

D'APRÈS LE ROLLE

Le patriarche a dit à son fils incliné :
— « Pour lui montrer l'époux à Rachel destiné,
Va trouver, en mon nom, dans sa demeure amie,
Laban, fils de Nachor, en Mésopotamie. »
Le jeune homme pensif, un bâton dans la main,
A bien longtemps foulé la poudre du chemin.
Le voilà : — Sur le seuil de la ferme qu'effondre
L'or coupé des moissons, tout prêt à lui répondre,

Digitized by Google

Laban, silencieux, attend qu'il ait parlé.
Mais lui, sans dire un mot, reste, le cœur troublé,
Oubliant sa fatigue à la grâce ingénue
Dont lui sourit, tout près, une vierge inconnue.

Digitized by Google

LE JUGEMENT DE PARIS

Quelque pasteur jaloux au lait clair de tes chèvres
Avait mêlé, sans doute, un enivrant poison,
Pour chasser de ton front aimable la raison
Et pour faire fleurir la sottise à tes lèvres,

O jeune homme qui, fier de ta virilité
Et des regards furtifs dont, sous le bois humide,
Te suit la nymphe ardente ou la vierge timide,
Oses, d'un prix mortel, honorer la beauté !

Digitized by Google

Téméraire berger, laisse tomber tes pommes ;
Sous la triple splendeur de ces corps blancs et nus,
Prosterne-toi, meurtri de frissons inconnus :
La terreur de la femme est ce qui nous fait hommes.

Garde-toi de juger laquelle, sous sa main,
Effeuillera le mieux tes fragiles années
Et, sans lever tes yeux, laisse les destinées
Vers la douleur d'aimer te choisir ton chemin !

Digitized by Google

SUR TROIS TOILES DE FEYEN-PERRIN

LA PARISIENNE A CANCALE

Le bruit des flots a-t-il chassé de ton oreille
Les grands bruits de la ville à l'Océan pareille,
O fille de Paris debout près de la mer ?
Toi qui n'as pas d'absents à demander aux vagues,
Ta rêverie est douce et, vers tes beaux yeux vagues,
Jamais, du gouffre bleu, ne monte un pleur amer.

Digitized by Google

LES CANCALAISES

Les hommes sont partis : sur le bord de la mer,
Jusqu'à l'heure où viendront s'y pencher les étoiles,
Les femmes resteront ; leurs doigts tissent des toiles ;
Mais leur rêve, tantôt charmant, tantôt amer,
Suit dans l'azur profond l'aile blanche des voiles.

LA MORT D'ORPHÉE

Sous le thyrse qui vole et le cuivre qui tonne,
Orphée est étendu ; les Ménades en chœur,
Comme une grappe mûre échappée à la tonne,
Foulent, en bondissant, sous leurs pieds nus, son cœur ;
Et son chef, que brandit leur caprice vainqueur,
Semble un astre sanglant sur l'or d'un ciel d'automne.

Digitized by Google

UN BUSTE DE FRANCESCHI

MADAME CARVALHO

Dans le Paros antique ont vécu, consacrées,
Des vierges et des dieux la gloire et la beauté ;
Et, dans ses nobles flancs, leur immortalité
Traversa l'océan des vents et des contrées,

Leurs images ainsi, de respects entourées,
Se dressent sur le seuil de la postérité,
Dans l'éclat radieux de la virginité
Que revêt sa blancheur sous des mains inspirées.

Digitized by Google

Celle que le ciseau para d'un éclat tel
Méritait bien l'honneur de ce buste immortel ;
Car l'art divin la fit aux déesses pareille.

Des vierges de Paros égalant la douceur,
Dans ce beau marbre pur, veillent, comme deux sœurs,
L'âme de Marguerite et l'âme de Mireille.

Digitized by Google

Digitized by Google

AU FIL DES JOURS

Digitized by Google

LE PÈLERINAGE

A ALBERT DELPIT

Après vingt ans d'exil, de cet exil impie
Où l'oubli de nos cœurs enchaîne seul nos pas,
Où la fragilité de nos regrets s'expie,
Après vingt ans d'exil que je ne comptais pas,

J'ai revu la maison lointaine et bien-aimée
Où je rêvais, enfant, de soleils sans déclin,
Où je sentais mon âme à tous les maux fermée
Et dont, un jour de deuil, je sortis orphelin.

Digitized by Google

J'ai revu la maison et le doux coin de terre
Où mon souvenir seul fait passer, sous mes yeux,
Mon père souriant avec un front austère
Et ma mère pensive avec un front joyeux.

Rien n'y semblait changé des choses bien connues
Dont le charme autrefois bornait mon horizon ;
Les arbres familiers, le long des avenues,
Semaient leurs feuilles d'or sur le même gazon.

Le berceau de bois mort qu'un chèvrefeuille enlace,
Le banc de pierre aux coins par la mousse mordus,
Ainsi qu'aux anciens jours tout était à sa place
Et les hôtes anciens y semblaient attendus.

Ma mère allait venir, entre ses mains lassées
Balançant une fleur sur l'or pâle du soir ;
Au pied du vieux tilleul, gardien de ses pensées,
Son Horace à la main, mon père allait s'asseoir.

Digitized by Google

Tous deux me chercheraient des yeux, dans les allées
Où de mes premiers jeux la gaîté s'envola;
Tous deux m'appelleraient avec des voix troublées
Et seraient malheureux, ne me voyant pas là.

J'allais franchir le seuil : — c'est moi ! c'est moi, mon père.
Mais ces rires, ces voix, je ne les connais pas.
Pour tout ce qu'enfermait ce pauvre enclos de pierre
J'étais un étranger !..... Je détournai mes pas :

Mais, par-dessus le mur, une aubépine blanche
Tendait jusqu'à mes mains son feuillage odorant.
Je compris sa pitié ! J'en cueillis une branche,
Et j'emportai la fleur solitaire en pleurant !

Digitized by Google

AMARA

A FRANZ SERVAIS

I

Si tu ne sens plus rien qui t'invite à la lutte
Entre le ciel désert et l'abîme béant,
Morne, et sans te raidir aux terreurs de la chute,
Laisse le poids des jours te rouler au néant.

Ne ferme pas les yeux : regarde, sans colère,
S'ouvrir un gouffre au bout de tes espoirs penchants :
Aux cœurs lassés la paix est encore un salaire,
Et le silence est doux à qui n'a plus de chants.

Digitized by Google

Garde au moins la fierté des vaincus, toi qui tombes
Du faîte de ton rêve aux poudres du chemin,
Et ne t'attarde plus qu'à la pierre des tombes
Où le souvenir tend des roses à ta main !

II

L'ivresse des printemps défunts, où donc est-elle ?
Le rire d'autrefois fuit en écho moqueur ;
Et, comme entre deux chairs une flèche mortelle,
La détresse de vivre est au fond de mon cœur.

La détresse d'aimer sachant que l'amour passe
Et n'a rien d'éternel que son rêve qui ment :
La détresse d'ouvrir des ailes à l'espace
Sans qu'un souffle d'espoir les emplisse un moment;

Digitized by Google

La détresse d'attendre, au seuil des destinées,
Quel bien va s'échapper, quel mal doit accourir?
Et vaincu de s'asseoir au penchant des années...
— Car c'est de tout cela qu'il faut vivre et mourir!

III

Les Icares tombés, traînant un incendie
A leurs cheveux flambants et dans leurs yeux brûlés,
Payaient, au moins, l'orgueil de leur course hardie
Et jusqu'au plus profond des cieux étaient allés.

Ils avaient contemplé le soleil face à face
Et baigné dans l'azur le rêve de leur front,
Et, profanant la cime où le fini s'efface,
Gravé, dans l'immortel, leur nom comme un affront!

Digitized by Google

Ils étaient les vaincus de sublimes batailles,
Et vers des dieux jaloux blasphémaient en mourant.....
Mais nous! Les temps ont fait notre chute à nos tailles
Et, d'un moindre supplice, un opprobre plus grand !

IV

Sans avoir mesuré les augustes abîmes,
Nous heurtons à la terre un vol désespéré,
Expiant nos désirs trahis comme des crimes,
Et, par des maux réels, un forfait ignoré.

Nous n'avons pas tenté les saintes escalades
Dont le cri des géants épouvantait les cieux,
Et, sur les rocs sanglants du sang des Encelades,
Les poings tendus, posé nos pieds audacieux.

Digitized by Google

Et pourtant notre sang roule encor dans nos veines
Le sacrilège amour du ciel sur nous fermé,
Et le destin poursuit, jusqu'en nos fureurs vaines,
Le feu jadis au cœur d'une race allumé !

V

Bois familiers, vallons aimés, routes connues
Que de mes rêves d'or bordait la floraison,
Grands cieux debout au fond des vastes avenues,
Ouvrant sur l'infini le terrestre horizon !

Splendeur des cieux, adieux du jour, couchants superbes
Où je mêlais mon âme au déclin du soleil;
Premier frisson du soir qui soulève des herbes
Un essaim de parfums à des baisers pareils !

Digitized by Google

Orgueil des jours, charme des nuits, gloire des choses,
Vers des dieux inconnus élevant des autels,
En vain, l'homme oublié dans les métamorphoses
Attend, à votre seuil, des retours immortels.

Digitized by Google

SOLEIL COUCHÉ

De sa tente nocturne ouvrant les rouges toiles,
Comme un roi magnifique au diadème ardent,
En franchissant le seuil pourpré de l'occident,
Le soleil, dans l'air vide, a jeté les étoiles.

Vers cette aumône d'or chaque monde tendu
Recueille avidement la lumière sacrée !
De vagues hozannas montent vers l'empyrée,
Chantant l'astre vainqueur sous la mer descendu.

Digitized by Google

Le soleil est parti de mes cieux avec celle
Dont la beauté versait la lumière à mes yeux:
Des souvenirs tombés de son front glorieux
La constellation dans ma nuit étincelle.

Derrière l'horizon des couchants sans réveil,
Elle a fui pour jamais et je la chante encore,
Et j'espère tout bas, comme si quelque aurore
Devait la ramener avec le jour vermeil !

Digitized by Google

NOX

A FOURCAUD

Comme une large fleur aux pétales de gaze
Et dont le cœur profond s'emplit d'insectes d'or,
La Nuit s'ouvre et répand sur la terre qui dort
Un souffle enamouré de parfums et d'extase.

L'âme éparse du monde, en flots silencieux,
Erre confusément sous la corolle immense
D'où tombe lentement l'éternelle semence
De tout ce qu'à l'aurore éclaireront les cieux.

Digitized by Google

O lis mystérieux des grands jardins de l'ombre
Que penchent sur nos fronts les doigts mourants du jour,
Les germes de la vie et les pleurs de l'amour,
Tu les portes, ô Nuit, dans ton calice sombre !

Digitized by Google

ORION

O mon rêve ! la nuit vient rouvrir la prison
Où tu pleures sans fin la liberté première ;
Comme un océan d'or, en faisceaux de lumière,
Le jour tumultueux se brise à l'horizon.

Celle dont le regard mortel m'est un poison,
Comme une coupe vide a baissé sa paupière.
Réveille-toi, Lazare, et soulève la pierre
Où sa beauté funeste a muré ma raison !

Digitized by Google

Vers le firmament clair où la lune s'élance,
Mon rêve, envole-toi sur l'aile du silence.
Regarde : — les troupeaux cheminent, anxieux,

Sous l'embûche du soir où l'ombre tend ses toiles,
Tandis que vers le champ magnifique des cieux
Se dirige Orion, le beau pasteur d'étoiles !

Digitized by Google

A UN CROYANT

Moi, je crois seulement aux choses éternelles
Que cache en soi la Mort, que cherche en soi l'Amour,
Tandis que, dans sa robe apportant leur retour,
La nuit étend sur nous ses ombres solennelles.

Moi, je crois seulement aux splendeurs qu'ont en elles
La beauté de la femme et la clarté du jour,
Au Soleil-Dieu créant chaque fleur à son tour,
A l'Infini des caresses charnelles.

Digitized by Google

Je crois aux saints plaisirs comme aux saintes douleurs,
Au charme des baisers, à la vertu des pleurs,
A tout ce qui nous vient de notre âme ou des choses.

Je ne sais ici-bas qu'aimer et que souffrir,
Et ne souhaite rien, à l'heure de mourir,
Qu'un sourire de femme et qu'un parfum de roses !

Digitized by Google

A JEAN BÉRAUD

Cependant qu'à l'église, où chaque main arrose
Avec le goupillon d'argent les draps en deuil.
Nous jetions l'eau bénite en passant, une rose
Mourait dans un bouquet mis au pied du cercueil.

Dieu sait si la pauvre âme a, sous cette rosée,
Senti de son linceul s'alléger le fardeau !
Mais on a vu la fleur, tout à l'heure épuisée,
Se rouvrir un instant sous cette goutte d'eau !

Digitized by Google

SONNET HIBERNAL

A RENÉ DELORME

Décembre, en déployant son manteau de froidure,
Appesantit de neige et les bois et les jours,
Etouffant la gaîté, qui fait les instants courts,
Sous le même linceul qui couvre la verdure.

Le vent qui, sur les fleurs, ferma la terre dure,
Chasse du ciel l'azur et du cœur les amours,
Sur nos rêves brisés penchant nos fronts plus lourds :
— La saison de souffrir est la seule qui dure !

Digitized by Google

Il me souvient pourtant d'avoir jadis aimé,
Avec bien plus de fleurs que n'en apporte mai,
Dans ce mois lamentable et sous ces cieux moroses.

Le printemps de la vie à l'autre est tout pareil :
Dans deux yeux adorés se levait mon soleil
Et dans mon cœur épris avaient grandi mes roses !

Digitized by Google

DUETTO

A GUSTAVE GŒTSCHY.

I

Le vol des astres d'or palpitait dans les toiles
Que, pareil au chasseur, le soir tend par les cieux,
Quand Lydia naquit, et son front gracieux
A ravi sa pâleur lumineuse aux étoiles.

Digitized by Google

Le soleil dont la mer buvait encor le sang
Fit d'un baiser mourant la pourpre de sa bouche,
Et l'ombre qui tombait de la roche farouche
Dans ses cheveux profonds prit son aile en passant.

Des lunaires blancheurs dont s'éclaire la grève
Son épaule a gardé l'éclat doux et changeant :
Telle, au seuil de la nuit, dans un rayon d'argent,
La brune Lydia se dresse comme un rêve.

II

Dans l'or éparpillé du réseau de lumière
Dont, pareil au pêcheur, le matin tend la mer,
Et que le vent lointain gonfle d'un souffle amer,
Marina fit flotter sa traînante crinière.

Digitized by Google

Deux rayons envolés des horizons en feu,
Cherchant un coin d'azur à leur course éternelle,
De leurs scintillements emplirent sa prunelle
Dont un pleur de rosée attendrissait le bleu.

Aux premières rougeurs dont le bois se colore
On vit sa joue en fleur prendre un reflet vermeil :
Telle, aux portes du jour, les yeux pleins de soleil,
La blonde Marina parut avec l'Aurore.

III

Quand Lydia leva son front vers la nuit pure,
L'âme errante des lis dont le frisson du soir
A meurtri le calice et fermé l'encensoir
Baigna, d'un long parfum, sa noire chevelure.

Digitized by Google

Quand Marina sourit au jour naissant encor,
Des roses le sourire a fêté sa venue,
Et leur haleine a mis, en montant sous la nue,
Des baisers odorants parmi ses cheveux d'or.

Femme dont le soleil nimbe la tête blonde,
Femme dont l'ombre étreint le front blanc de son deuil,
De la terre et des cieux double et charmant orgueil,
Vos jumelles beautés rayonnent sur le monde !

Digitized by Google

MIMOSA

Connaissez-vous la fleur légère
Bordant le flot bleu qui s'endort?
On dirait que, sur la fougère,
Le soleil tombe en neige d'or.

Comme un panache de fumée
Que le couchant teint de safran,
Comme une poussière embaumée
Que pousse la brise en errant,

Digitized by Google

Elle monte dans l'air humide
Où le flot roule un souffle amer,
Et mêle son parfum timide
Aux âcres senteurs de la mer.

Elle flotte parmi l'espace
Où l'oranger tend ses bras lourds ;
L'aile du papillon qui passe
Y met son fragile velours.

Mimosa ! presque un nom de fée !
Quelque naïade assurément,
S'en étant autrefois coiffée,
Parut plus belle à son amant.

Mimosa ! presque un nom de femme,
Doux aux lèvres comme le miel
Et qui pour ses chansons réclame
Le luth enchanté d'Ariel !

Digitized by Google

J'aime cette fleur parfumée
Au souffle furtif et coquet,
Pour ce qu'une main bien-aimée,
Un jour, m'en offrit un bouquet.

Digitized by Google

MADEMOISELLE LANGE

Sous la tunique grecque et qu'un ruban d'or frange,
Rayonnante sous l'or de ses cheveux vainqueurs,
Ravissement des yeux et torture des cœurs,
Avec sa lèvre en fleur dont le rire est étrange ;

De charme et de fierté doux et cruel mélange,
Versant de ses yeux noirs les perfides douceurs,
Ayant Vénus pour mère et les Grâces pour sœurs,
Voici que nous revient mademoiselle Lange.

Digitized by Google

Madame, sous vos traits ses traits sont rajeunis ;
Et, comme des oiseaux gazouillant dans les nids,
C'est un printemps joyeux que votre voix éveille.

Paraissez ! — et le ciel dans vos regards descend.
Chantez ! — nous chercherons quelle fée, en passant,
Mit dans un seul écrin cette double merveille !

Digitized by Google

AVEU

Hélas ! que puis-je donc vous dire
Qu'on ne vous ai redit cent fois?
— Qu'un charme est dans votre sourire
Et qu'un charme est dans votre voix...
Hélas ! que puis-je donc vous dire
Qu'on ne vous ait redit cent fois ?

Hélas ! que puis-je vous apprendre
Qu'on ne vous ait cent fois appris?
— Qu'à vos yeux tout cœur se doit prendre

Digitized by Google

Et se sent heureux d'être pris...
Hélas ! que puis-je vous apprendre
Qu'on ne vous ait cent fois appris ?

Hélas ! que puis-je vous promettre
Qu'on ne vous ait promis toujours ?
Chacun voudrait, de son cœur maître,
Croire à d'éternelles amours...
Hélas ! que puis-je vous promettre,
Qu'on ne vous ait promis toujours ?

Et pourtant ce n'est pas un leurre
Qui fait, près de vous, mon émoi
Et qu'à votre nom seul je pleure
Du doux mal que je sens en moi...
Et pourtant ce n'est pas un leurre
Qui fait, près de vous, mon émoi.

Digitized by Google

Et pourtant ce n'est pas un rêve
Dont mon cœur est ainsi blessé
Et qui fait, pour moi, l'heure brève
Où votre sourire a passé...
Et pourtant ce n'est pas un rêve
Dont mon cœur est ainsi blessé.

Disons : c'est une peine d'âme
Dont je guérirai quelque jour
Et qu'il faut pardonner, madame,
Puisque ce n'est pas de l'amour...
Disons : c'est une peine d'âme
Dont je mourrai peut-être un jour !

Digitized by Google

APRÈS

Le sourire est plus doux d'une lèvre baisée ;
Le regard est plus cher des yeux qu'on a vus clos ;
La gorge dont on a pu compter les sanglots
Paraît plus belle encor quand elle est apaisée.

Les parfums sont meilleurs de la coupe épuisée,
Quand notre soif a bu l'or vermeil de ses flots ;
La mer, plus attirante, attend les matelots
Sur les bords où jadis leur barque s'est brisée.

Digitized by Google

C'est le souvenir seul qui fait l'espoir charmant.
C'est pour avoir aimé qu'on s'en va, plus aimant,
Vers celle qui nous tend de nouvelles ivresses

Et fixe enfin le vol de nos désirs flottants!
— Mon âme est une fleur qui s'effeuille en caresses,
Mais pour qui chaque amour qui naît est un printemps!

Digitized by Google

RAPPELEZ-VOUS LA FLEUR

Rappelez-vous la fleur que, pour vous, j'ai coupée
Sur le sombre rosier qui n'avait qu'une fleur :
Les fraîcheurs d'une nuit lente l'avaient trempée,
Et d'abord votre lèvre y but comme un long pleur.

Puis, sa tête divine étant déjà penchée,
Je vis vos petits doigts irrités et nerveux
Pétrir la triste rose à sa tige arrachée
Et la tordre dans l'or confus de vos cheveux.

Digitized by Google

Ah ! quand vous meurtrissiez, de votre main savante,
Sa couronne de pourpre et son feuillage vert,
J'ai, sous vos doigts cruels, comme une fleur vivante,
Senti saigner mon cœur à son cœur grand ouvert !

Digitized by Google

LE CHARME DES ADIEUX

Chaque adieu nous emporte un lambeau de notre âme :
— Les plus durs ne sont pas ceux que mouillent des pleurs.
Chaque adieu fait tomber un fil d'or de la trame
Que l'amour va brodant de fugitives fleurs.

Et chaque adieu, pourtant, au fond du cœur nous laisse
Je ne sais quoi de doux d'un autre cœur venu,
Qui, par le souvenir d'une égale faiblesse,
Nous rend cher et charmant notre mal inconnu.

Digitized by Google

Ce parfum qui d'un être à l'être ami s'échange,
Je l'ai bu sur ta bouche et le garde en partant :
Car il fait vivre en moi, dans un divin mélange,
Le bonheur que je quitte et celui qui m'attend !

Digitized by Google

A CELLE QUI REVIENT

Puisque vous êtes revenue,
Le soleil peut bien s'en aller.
Sa douceur m'était moins connue
Que la douceur de vous parler ;

Que la douceur de vous entendre,
Et de sentir un cœur ami,
Comme une aile d'oiseau s'étendre
Jusque sur mon cœur endormi !

Digitized by Google

Si l'été vous eût retenue,
Je l'aurais suivi d'un regret...
Que m'importe s'il disparaît,
Puisque vous êtes revenue !

Digitized by Google

SOUHAIT DE NOUVEL AN

DANS LE GOUT DE NOS PÈRES.

Que souhaiter, en vérité,
A Celle qui porte, en soi-même,
L'esprit, la grâce et la beauté ?

De quel bien peut être augmenté
Ce qui fait le charme suprême
Hors de quoi tout est vanité ?

Digitized by Google

Qui ne la fuit en est dompté,
Et qui ne l'admire blasphème :
Le ciel même est vide à côté !

Reine, à son beau front enchanté
Ses cheveux font un diadème
Dont l'or fauve est une clarté.

A ses pieds meurt toute fierté.
Car on ne la voit qu'on ne l'aime !
— Ainsi veut la fatalité.

Si le dire est témérité,
Eh bien ! mon audace est extrême,
Et mon mal, je l'ai mérité.

Que souhaiter, en vérité,
A celle qui porte, en soi-même,
L'esprit, la grâce et la beauté ?

Digitized by Google

A FRANÇOIS COPPÉE

Frère, merci ! — Ta main vers la mienne tendue
Fleurit, comme un laurier, mon aride chemin,
Et vers ce rameau d'or je tends, avec ma main,
L'espoir désespéré de ma fierté perdue.

Mon âme, avant le temps dans l'ombre descendue,
S'épanouit encor sous un regard humain.
Pleurant encor hier et redoutant demain,
L'éternelle pitié des cœurs amis m'est due.

Digitized by Google

De la même tristesse ayant subi l'affront,
Nous marchons tous les deux des épines au front,
Mais sachant qu'il est doux de chanter quand on aime ;

Qu'aux chansons seulement le cœur peut s'apaiser,
Que le corps de la femme est l'unique poème
Et que le plus beau vers ne vaut pas un baiser.

Digitized by Google

A UNE FEMME POÈTE

Vous qui, d'un mal divin par la Muse blessée,
Apaisez vos ennuis sous le rythme vainqueur,
Et, pour mieux endormir le bruit de votre cœur,
Laissez chanter en vous une lyre offensée ;

Vous qui, dans le jardin vermeil de la pensée,
D'une distraite main cueillez la rime en fleur
Et sentez naître, en vous, une voix cadencée,
Partout où resplendit le son ou la couleur,

Digitized by Google

Oh ! vous avez raison d'aimer la Poésie !
Car une part des cieux par elle est ressaisie
Et le néant humain reprend quelque fierté.

Oh ! vous avez raison de chanter, étant belle
Car, à nos doigts meurtris la musique rebelle
Se fait clémente aux lèvres d'or de la Beauté.

Digitized by Google

A UNE JEUNE FILLE

Comme un rideau de mousseline
Tendu sur les horizons bleus,
L'automne sur ses pas frileux
Traîne une vapeur opaline.

Adieu l'éclat des jours vermeils !
Sur le berceau tremblant des roses,
L'automne de ses doigts moroses,
Ouvre l'aile des longs sommeils.

Digitized by Google

Les parfums légers qui des grèves
Montent comme d'un encensoir
Ne bercent plus, dans l'air du soir,
Le vol alangui de nos rêves.

Tout est triste sur les chemins
Où l'or des branches dépouillées
Emporte l'orgueil des feuillées
Avec des sanglots presque humains;

La fuite des oiseaux s'effare
Et les chevreuils sont aux abois,
Sitôt que le vent dans les bois
Sonne sa première fanfare.

Et la plaine, sous les autans,
S'emplit d'une peur incertaine.
— Hélas! comme l'heure est lointaine
Où reverdira le printemps!

Digitized by Google

Mais, en attendant qu'il renaisse,
Ramenant clartés et couleurs,
L'an garde ses plus belles fleurs
Pour en parer votre jeunesse !

Digitized by Google

A ÉDOUARD NOEL

Avril rouvre l'azur à l'haleine des fleurs
Qui, sur l'aile des vents, vient baiser ses pieds roses,
Rattache la verdure au front des bois moroses
Et des lis matinaux ranime les pâleurs.

Fait de l'enchantement radieux des couleurs,
C'est le mois des réveils et des métamorphoses.
Mais, sur le sort fragile et rapide des choses
La pitié du matin verse déjà des pleurs.

Digitized by Google

Le rossignol au soir, dans sa plainte éperdue,
Chante la floraison si vite descendue
Des lilas aux rosiers défleuris à leur tour.

Un espoir éternel en vain dans l'air frissonne,
Et, sans faire un instant oublier à personne
Que tout naît pour mourir — les roses et l'amour !

Digitized by Google

A UN AMI ALORS INCONNU

P. GAYDA

Oui quand la nuit ouvrait les cieux au vol des rêves
Dont la poussière d'or roule sous ses pieds nus,
Et, des voiles d'argent à son front retenus
Déroulait les longs plis étoilés sur les grèves,

J'ai senti, se mêlant à l'haleine des sèves,
Et, sur l'aile du vent jusqu'à mon cœur venus,
Les baisers fraternels des amis inconnus
Apportant à mes maux de fugitives trêves.

Digitized by Google

Oubliant un instant d'aimer pour en souffrir,
Sur mes lèvres aussi je les sentais courir
Ces baisers que, de loin, l'âme répond à l'âme,

O poète, aujourd'hui je retrouve les tiens
Et, sans t'avoir connu, de toi je me souviens,
Sachant nos cœurs jumeaux faits de la même flamme !

Digitized by Google

AUX FEMMES D'ESPAGNE

Quand notre ciel devenu sombre
Au linceul des jours est pareil,
Avez-vous pitié de notre ombre
O vous qui venez du soleil ?

Et quand de nos cœurs pleins d'alarmes
L'angoisse se lit dans nos yeux,
Avez-vous pitié de nos larmes,
O vous dont l'amour est joyeux?

Digitized by Google

Et savez-vous que le poète,
Las d'amertume et las de nuit,
Fendant l'air sur l'aile muette
D'un rêve doré, vous poursuit

Au pays où l'amour se chante,
Sous les balcons aventureux ;
Où des fleurs la grâce penchante
Se tend aux mains des amoureux ;

Où le couchant met des lumières
A tous les angles des portails ;
Où l'âme des roses trémières
Flotte au souffle des éventails ?

Digitized by Google

STANCES A BÉRANGER

Salut, ô Béranger ! — Par les temps respectée,
Ta gloire te survit et ne craint plus d'affront :
Car la Muse immortelle a mêlé, sur ton front,
Aux roses de Moschus les lauriers de Tyrtée.

Plus haut que la clameur des sots et des méchants,
Comme un astre affranchi de la brume amassée,
Dans le ciel rayonnant de l'humaine pensée,
Monte ton nom sacré sur l'aile de tes chants.

Digitized by Google

C'est que la Liberté vengeresse réclame
Ce nom vaillant et pur qu'on voulait lui voler,
Et, devant l'avenir fier de le consoler,
Sur son drapeau vainqueur l'écrit en traits de flamme.

C'est que, fidèle au peuple, aux maîtres indompté,
De jours libérateurs doux et vivant présage,
Des autels avilis détournant ton visage,
Tu ne servis jamais qu'un dieu : la Liberté.

Oh ! comme tu l'aimais quand, muette et voilée,
Portant un joug français taillé par l'étranger;
Dans l'ombre où mûrissait l'heure de la venger,
Tu baisais ses pieds nus et sa robe étoilée !

Non ! tu n'as aimé qu'elle, et le peuple et ses droits !
Et, si ta lyre en deuil qu'affolait la tourmente,
Au soldat de Brumaire un jour fut trop clémente,
Tu ne pleuras en lui que le vaincu des rois.

Digitized by Google

Ah ! nous avons revu notre France meurtrie,
Par des pas ennemis ses beaux flancs déchirés ;
Mais, de ces jours amers faisant des jours sacrés,
La République vint qui sauva la Patrie !

Ah ! tu mourus trop tôt, bien que mort plein de jours,
Doux vieillard ! Car encor ta chanson d'espérance
Pour la seconde fois eût consolé la France,
Et vers nos foyers morts ramené nos amours !

Oui, tu mourus trop tôt ; car cette heure est la tienne
Qui voit la Liberté sourire à nos enfants.
De nos bonheurs conquis, de nos droits triomphants,
Il n'est, ô Béranger, rien qui ne t'appartienne.

De tout ce qui grandit la France d'aujourd'hui,
Nous offrons une part à ta chère mémoire.
D'un pas ferme et vainqueur, entre donc dans la gloire,
O toi pour qui le jour de la justice a lui !

Digitized by Google

GEORGE SAND AU LUXEMBOURG

Alors que renaîtra, dans le bronze ou les marbres,
L'image au noble front de la femme au grand cœur,
Je voudrais, pour décor à son buste vainqueur,
La pureté du ciel et la fraîcheur des arbres.

Il faut la paix profonde et la sérénité
Au calme souvenir de ce calme génie
Qui mêla cependant sa puissante harmonie
Au retentissement de la grande cité.

Digitized by Google

Comme un coin de nature aux arômes sauvages,
Enfermé dans la ville aux mille carrefours,
Il faisait nos travaux et nos soucis moins lourds
En nous parlant des monts, des bois et des rivages.

Au symbole charmant de ton esprit en fleurs
Le bruit conviendrait mal de nos places publiques,
Toi qui voulus pour tombe à tes chères reliques
Un coin de terre obscur où l'aube mît ses pleurs.

Je veux à ton image en nos murs revenue
Un asile pareil en son recueillement,
Où ton rêve se puisse endormir un moment
S'il reprenait, un jour, quelque route connue.

Le Luxembourg t'offrit son tranquille chemin,
A l'heure où sentant naître, en ton âme blessée,
Le Dieu jeune et vivant de l'humaine pensée,
Superbe, tu parus une lyre à la main.

Digitized by Google

Et, plus tard, quand, rendue au lointain paysage
Du Berry paternel, tu vieillis loin de nous,
Dès que tu revenais, au Luxembourg jaloux
De ta fenêtre encor tu tournais ton visage.

Ce paisible jardin dont le feuillage épais
Des grands bois de Nohant consolait l'exilée
Te doit, au coin perdu de quelque sombre allée,
D'un autel plein de fleurs le silence et la paix !

Digitized by Google

Digitized by Google

MATINS D'AUTOMNE

A HENRI D'AUBEL.

20.

Digitized by Google

Digitized by Google

I

Dans le frisson d'argent des aubes attardées,
Octobre a mis l'adieu des chants et des parfums,
Des soleils endormis et des étés défunts
Couchés sous le linceul d'or des feuilles ridées.

De leur rêve déchu d'azur et de clarté
Les jours sont descendus, pleins de mélancolie,
Et je les vois s'asseoir sur la pourpre pâlie
Et les lis languissants de leur seuil attristé !

Digitized by Google

Le silence a tendu sur l'heure monotone
De son vol bas et lourd les assourdissements.
Je dirai donc tout bas, et pour les seuls amants,
Vos navrantes douceurs, sombres matins d'automne

II

Par des matins pareils, j'ai traîné sous les bois
L'amour désespéré de mes jeunes pensées,
Comme fait le troupeau des bêtes aux abois
Que la distraite main du chasseur a blessées.

Sous des cieux où le vent de l'aurore, en passant,
Secouait des lambeaux d'azur pâle et de cuivre,
J'ai promené jadis l'amertume de vivre
Ne portant plus au cœur qu'un amour languissant;

Digitized by Google

Et pleurant les matins vermeils où deux mains blanches
Effeuillaient sur mon front un printemps radieux,
J'ai mêlé les adieux de mon âme aux adieux
Dont l'an qui part emplit la tristesse des branches.

III

Avec l'or des feuilles séchées
Le vent d'octobre enlève-t-il
L'or fin de vos têtes penchées.
Blondes qu'on aimait en avril ?

Avec la fleur claire des nues
Novembre a-t-il aussi fermé
Les roses de vos gorges nues,
Brunes qu'on adorait en mai ?

Digitized by Google

A voir courir la feuille morte
Et les brouillards au ciel flottants,
On dirait que l'automne emporte
Toutes les amours du printemps !

IV

Le givre, aux vitres des maisons,
A dessiné des fleurs de neige,
Un paysage de Norwège,
Avec des pins pour horizons.

Mais, comme ces coins de nature
Dont le mirage enchante l'eau,
Un souffle fondra le tableau
De ces frimas en miniature,

Digitized by Google

Effaçant jusqu'aux moindres plis
Ces monts voisins des mers du pôle
Et qui portent à leur épaule
Un manteau d'hermine et de lis.

V

Comme du vol d'une colombe
Le duvet tremblant de son nid,
En flocons blancs la neige tombe
Des ailes de l'An qui finit.

Flottante encore dans la brume
Elle n'a pas déjà jonché
La terre de sa froide plume
Où couvre le printemps caché.

Digitized by Google

Mais déjà le vent de son aile
Fouette, dans les airs moins pesants,
D'une rougeur vive et charnelle
Le teint des filles de seize ans.

VI

Cependant le jour a rompu la prison
Où l'enfermait le poids des ombres, une brume,
Comme aux marches d'un temple où l'encens se consume,
Flotte sur les degrés obscurs de l'horizon.

Cachant dans l'air plus lourd leurs têtes désolées,
Les arbres aux troncs nus coupent le ciel pâli,
Comme les piliers noirs qui d'un temple aboli
Rappellent au chemin les gloires envolées.

Digitized by Google

Et plus rouge en ces feux que les pourpres de Tyr,
Le soleil sans rayons, dont le disque s'élève,
Semble pendre à la pointe invisible d'un glaive,
Comme le cœur saignant de quelque dieu martyr !

Digitized by Google

Digitized by Google

LA HALTE

A SULLY PRUD'HOMME.

Digitized by Google

Digitized by Google

PROLOGUE

Sous le fouet sanglant des âpres destinées,
Du terrestre chemin j'ai franchi la moitié
Et j'atteins le sommet des viriles années
Que du temps à nos jours mesure la pitié.

J'ai monté jusqu'ici ; bientôt je vais descendre,
Traînant des jours vécus le néant et le bruit,
A l'éternel bûcher portant mon lot de cendre
Et ma part d'âme errante aux souffles de la nuit.

21.

Digitized by Google

De mon double horizon le voile à mes yeux tombe ;
Enveloppant mon sort d'un regard triste et sûr,
Déjà loin du berceau, déjà près de la tombe,
J'en mesure la route égale sous l'azur.

Mais avant d'affronter le sentier qui s'incline
Vers l'ombre où tout s'efface et qui n'a plus de fleurs,
Je veux compter encor, debout sur la colline,
Du voyage passé les biens et les douleurs ;

Attarder mon esprit au vol des derniers rêves,
Guetter, dans l'air, l'écho furtif des chères voix,
Regarder du ciel d'or tomber les heures brèves
Et pleurer, un instant, les larmes d'autrefois !

Digitized by Google

I

Voici la maison calme aux murailles fleuries
Où du premier foyer j'ai connu la douceur,
Où j'appris le sourire à des lèvres chéries,
Où mes parents vivaient, où grandissait ma sœur.

Pensive et par la mort, avant l'heure, touchée,
Ma mère y promenait un regard soucieux
Et, comme un lis d'argent, sur nos têtes penchée,
Les baignait de rosée en nous parlant des cieux.

Digitized by Google

Mon père, un des élus que la justice affame,
Plein du deuil à venir en cachait le linceul,
Mais gardait dans son cœur des tendresses de femme
Pour le jour où sur nous il allait veiller seul.

Que tous deux étaient doux nous protégeant ensemble !
Que celui qui resta sut remplacer l'absent !
Qu'ils ont bien mérité le tombeau qui rassemble
Dans l'éternelle paix où le juste descend !

O vous qui de nos jours avez tendu la trame,
Hôtes dont la tendresse emplissait la maison,
Ouvriers de l'argile où se pétrit notre âme,
Vous seuls, vous nous aimez d'un cœur sans trahison !

Digitized by Google

II

Dans la lumière jaune et tremblante des cierges,
Sous le brouillard d'encens qui fait les airs plus lourds,
Entre les piliers blancs passe le chœur des vierges,
Après le prêtre d'or et le dais de velours.

Ils suivent, en chantant, leur route où rien ne bouge :
L'orgue gémit, lointain comme un souffle du soir,
Et la clochette tinte aux doigts de l'enfant rouge,
Inclinant tous les fronts sous le large ostensoir.

Digitized by Google

Devant le faux soleil où rayonnait l'hostie
J'ai prié, tout enfant, et j'ai baisé la croix :
Dans mon cœur, d'où la foi chrétienne est partie,
J'ai gardé la fierté de servir qui je crois !

Oui, j'ai cru jusqu'au jour où la science amère
Me vint d'avoir prié sous d'injustes douleurs.
Bien avant la raison, dans son linceul, ma mère
Sur le néant des dieux ouvrit mes yeux en pleurs.

Pourtant, je te revois, pieux et sans colère,
Église dont les seuils ont oublié mes pas !
Et, si je ne crois plus à ton Dieu tutélaire,
D'avoir rêvé du ciel je ne me repens pas !

Digitized by Google

III

Je sais encor ton nom, femme qui la première
Fis tressaillir mon être au toucher de ta main,
Et, de tes yeux divins me versant la lumière,
Des calvaires d'amour m'a appris le chemin.

Alors même qu'aux cieux, où l'ombre tend ses toiles,
Du stellaire printemps s'ouvre la floraison,
Le vieux pasteur debout sous le champ des étoiles,
Se souvient de Vesper montant à l'horison.

Digitized by Google

D'autres astres ont lui dans le ciel de ma vie,
Perçant de flèches d'or l'ombre où dormait mon cœur ;
Sur ta route de feu bien d'autres t'ont suivie,
Sans distraire mes yeux de ton éclat vainqueur.

Tu parus souriante, au levant de mes rêves,
De l'azur inquiet dissipant les ennuis,
Et tu m'appris, avec l'oubli des heures brèves,
Le néant de ta flamme et la douceur des nuits.

Ah ! ton premier baiser m'a laissé la morsure
Par où, jusqu'à la mort, je sens couler mon sang,
Et les autres n'ont fait que creuser la blessure
Ouverte, par ta main cruelle, dans mon flanc !

Digitized by Google

IV

Que fais-tu dans la tombe, ô ma petite amie,
Front marqué par la mort d'un inflexible sceau,
Sous mes baisers en pleurs pauvre enfant endormie,
Que j'ai mise au linceul comme dans un berceau !

Vers ton cruel déclin par un rêve guidée,
Portant dans tes yeux clairs des pensers surhumains,
Dans le chemin des fleurs tu t'étais attardée
Et la nuit te surprit des roses dans les mains.

Digitized by Google

Rien de toi ne sembla descendre sous la terre,
Tes beaux regards éteints, tes longs cheveux coupés,
Et je te cherche ailleurs qu'au tertre solitaire
Où montent les grands lys par l'aurore trempés.

Ton âme s'est enfuie avec un frisson d'ailes
Et ton cœur a fleuri dans les lys des autans :
— La mort, comme l'hiver, nous prend des hirondelles ;
Mais, pour les ramener, il n'est pas de printemps !

Comme un hôte des cieux je t'avais respectée
Et, ne voyant en toi que l'être qu'on défend,
A genoux, je t'avais au tombeau disputée...
Sans être père, hélas ! j'ai perdu mon enfant !

Digitized by Google

V

Innombrables adieux dont est faite la vie !
Les plus durs ne sont pas ceux qu'on dit aux mourants.
J'ai vu fuir loin de moi celle que j'ai servie
D'un cœur fidèle et doux, comme l'eau des torrents,

Avec mes vains espoirs emportant, dans sa course,
Tous les chants de la rive et tout l'azur des cieux,
De mes rêves sacrés d'un trait vidant la source
Et me laissant meurtri dans l'air silencieux.

Digitized by Google

Je ne la maudis pas. — Dans l'ombre où tout s'efface,
Quelque chose en moi luit qui d'elle m'est resté :
J'ai connu la lumière à l'éclat de sa face
Et ses yeux triomphants m'ont appris la clarté.

Je lui dois d'avoir fait, dans mon âme rebelle,
Surgir des autels d'or et brûler des encens ;
Car j'ai conçu les Dieux, en la voyant si belle,
Et j'ai de l'infini tenté les vols puissants.

Au vent des jours amers roulé comme le sable,
Sans merci les destins sous ses pas m'ont jeté.
— Si tout ne périt pas dans l'homme périssable,
J'ai mis dans cet amour ma part d'éternité !

Digitized by Google

VI

Quand sous les cieux s'ouvrait l'aile de la victoire
Dont le vol est si haut qu'on n'en voit plus le sang,
Quand l'écho nous jetait le nom d'un territoire
Où la patrie avait posé son pied puissant ;

Quand, au vent du matin, gonflés comme des voiles,
Les drapeaux emmenaient le vaisseau triomphant
Où le nom de la France est écrit en étoiles,
Et que tout notre amour contre les flots défend ;

Digitized by Google

Quand les jours de bataille étaient des jours de fête
Semblant, en traits de feu, l'un à l'autre s'unir,
Et que la grande voix du canon semblait faite
Pour chanter notre gloire aux siècles à venir ;

Sur leur chemin fleuri quand la foule éperdue
Saluait le retour poudreux des escadrons,
J'ai senti son ivresse en mon cœur descendue
Et mêlé mon haleine au souffle des clairons.

O rumeur de la ville éclaboussant la plaine !
Innombrable défi des cœurs audacieux !
De quel orgueil sacré ma poitrine était pleine,
Quand tous criaient : la France est grande sous les cieux !

Digitized by Google

VII

O sinistre moisson sur nos plaines couchée,
Et de quelle semence étaient pleins nos sillons !
Ce n'est plus d'épis lourds que la terre est jonchée
Et le fer, sur nos champs, verse les bataillons.

Le silence est venu sous le vent des mitrailles,
D'une invisible faux rasant le sol lointain,
Et les soldats frappés dorment sans funérailles,
N'ayant, pour les pleurer, que les pleurs du matin !

Digitized by Google

Rien n'est resté debout sous le vol des orages,
Et l'éclair dans la nue écrit un nom vainqueur...
Devant tant de détresse et devant tant d'outrages,
France, ô mon seul amour, France, mère au grand cœur !

Ah ! j'ai maudit les temps où tu m'apparus telle
Que, sur le roc désert, l'antique Niobé,
Epouvantant la mort de ta plaine immortelle
Et pleurant dans la nuit ton dernier fils tombé.

J'ai vu, sur tes flancs nus et ta gorge meurtrie,
Comme de rouges fleurs tes blessures s'ouvrir
Et j'ai baisé tes pieds sanglants, ô ma Patrie,
Me sentant mieux ton fils à te voir tant souffrir !

Digitized by Google

VIII

Comme d'un lourd creuset rouge encore des flambées,
L'or tiède du couchant s'évapore dans l'air,
Et des heures du jour dans l'Océan tombées
Emporte le bruit grave et doux dans le ciel clair.

Pour les enfantements de l'aurore prochaine,
La terre se recueille au bord du firmament,
Et les germes obscurs de la rose et du chêne
Dans ses flancs assoupis montent confusément.

Digitized by Google

Des ferments indomptés la tâche recommence
Et des sucs rafraîchis se rouvre le chemin.
La nuit, devant ses pas, égrène la semence
De tout ce qui sera la gloire de demain.

Ah ! cette heure tranquille est une heure sacrée
Dont le mystère est fait des secrets éternels
Auxquels la mort commande et la vie est livrée,
Où le souffle s'échange aux êtres fraternels.

Sous ses enivrements, que de fois, ô nature,
J'ai rêvé de mourir et par un soir d'été,
De descendre, à mon tour, ainsi qu'une pâture,
Au flanc vorace et doux qui m'avait enfanté !

Digitized by Google

IX

Que de printemps lointains — ô douceur surannée ! —
Ont, de lilas fleuris et de feuillages verts,
Enchanté le coteau que suit la jeune année
Au sortir de la nuit épaisse des hivers !

Que de soleils passés — ô menteuse lumière ! —
Traversant de fils d'or le réveil de mes yeux,
D'une aurore pareille à l'aurore première
Ont montré la jeunesse à mes désirs joyeux !

Digitized by Google

Que d'océans d'azur — ô décevants mirages ! —
Poussant, comme une écume, aux rives du ciel clair
Les nuages poudreux, m'ont, après les orages,
Fait croire à l'allégresse éternelle de l'air !

Que de chansons d'oiseaux — airs qu'un souffle balance !
Jetant aux vents légers la tendresse des nids,
M'ont appris que l'amour a vaincu le silence
Et réveillé le chœur des serments infinis !

Que de fois j'ai rêvé, dans mon âme soumise,
Qu'une aube et qu'un printemps à jamais radieux
Faisaient descendre enfin sur nous la paix promise
Et réconciliaient les choses et les Dieux !

Digitized by Google

X

Je n'ai pas blasphémé le charme de l'automne,
Les désenchantements de l'an qui va finir,
Ni pressé la lenteur de l'heure monotone
Courbant chaque espérance au poids d'un souvenir.

Je n'ai pas détourné de mes regards moroses
Le spectacle alangui des tristesses du soir,
Ni fermé ma poitrine au souffle mort des roses
Exhalant leur haleine ainsi qu'un encensoir.

Digitized by Google

Et je n'ai pas maudit l'abandon de mes rêves,
Le rapide déclin de mes jours radieux,
Le vol désespéré de mes tendresses brèves,
Ni dérobé ma lèvre au baiser des adieux.

Ainsi que des oiseaux dont les ailes blessées
Font neiger des blancheurs vagues sur le chemin,
J'ai laissé vers l'azur retourner mes pensées,
Et vers leurs vains débris tendu ma triste main.

Mais rien ne redescend de l'abîme où tout monte.
Le ciel est un linceul à l'inombrable pli,
Et je n'ai, dans mon cœur, rien maudit que la honte
D'y voir mon regret même étouffé sous l'oubli !

Digitized by Google

ÉPILOGUE

Flammes sur mon chemin par l'amour allumées,
Larmes, ruisseaux sacrés de mes yeux descendus,
L'air a bu vos fraîcheurs et le ciel vos fumées;
Les sables ont comblé vos vestiges perdus.

Sur les foyers déserts j'ai refermé la porte ;
Sur les bonheurs défunts j'ai couché le linceul ;
Rien ne reste de moi que ce qu'en moi j'emporte :
Des jours vécus à deux le poids me courbe seul.

Digitized by Google

Que du mont descendu la muraille se dresse
Entre le passé vide et mes regards lassés,
Je garde les trésors de virile tendresse
Au gouffre des douleurs lentement amassés ;

Je sais que le prix du sang que mesure à nos veines
La pitié du destin, ce que pèse à nos mains
La cendre de nos cœurs, et quelles choses vaines
De poussière et de bruit comblent les jours humains.

En route ! — Devant moi s'il n'est rien que j'envie,
Derrière moi, du moins, ne veille nul remord.
En route ! — Connaissant le néant de la vie,
D'un pas ferme je puis descendre vers la Mort !

Digitized by Google

Les soirs et les matins ont lassé ma paupière,
Et mon esprit n'attend plus rien de leur retour :
— Après le jour la nuit — l'ombre après la lumière —
— Le doute après la foi — l'amour après l'amour !

— Sur chaque espoir déçu l'espoir qui recommence !
— Sur tout désir vaincu quelque désir vainqueur !
L'heure ne porte, en soi, que la vaine semence
De tout ce qui fleurit aux ruines du cœur.

23.

Digitized by Google

Ce sont les plus brisés qui sont les plus fertiles :
O printemps sans été !... Maudit soit le destin
Qui fait frémir en nous des ailes inutiles
Que nul vol n'ouvrira vers quelque azur lointain !

Maudit soit le destin qui, du cercle des choses,
Fait à notre pensée une étroite prison,
Qui la laisse immuable en leurs métamorphoses,
Et sous un rideau d'or nous ferme l'horizon !

Comme au fond de mon âme, au fond de ma prunelle
Un besoin d'infini vit ardent et pareil :
Je voudrais m'endormir dans une aube éternelle,
Le cœur brûlé d'amour et les yeux de soleil !

Digitized by Google

TABLE

Digitized by Google

IV

V

VERS POUR ÊTRE CHANTÉS

Digitized by Google

Digitized by Google

VI

VII

AU FIL DES JOURS

Digitized by Google

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE

DIJON, IMPRIMERIE DARANTIERE, RUE CHABOT-CHARNY, 65

Digitized by Google

Digitized by [redacted]

FIN DE LA TABLE

DIJON, IMPRIMERIE DARANTIERE, RUE CHABOT-CHARNY, 65

Digitized by Google

13126

Digitized by Google

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, Rue de Grenelle, Paris

POÈTES CONTEMPORAINS

JEAN AICARD

Les Poèmes de Provence. 1 vol.

THÉODORE DE BANVILLE

Poésies complètes. . . . 5 vol.

ÉMILE BLÉMONT

Les Pommiers en fleur. . 1 vol.

MAURICE BOUCHOR

Les Chansons joyeuses. . 1 vol.
Les Poèmes de l'Amour et de la Mer. . . . . 1 vol.
Contes parisiens en vers. 1 vol.
Le Faust moderne. . . . 1 vol.
L'Aurore . . . . 1 vol.

CLAUDE COUTURIER

Chansons pour toi. . . . 1 vol.

ALPHONSE DAUDET

Les Amoureuses. . . . . 1 vol.

EDMOND HARAUCOURT

L'Ame nue.. . . . . 1 vol.
Seul. . . . . 1 vol.

ARSÈNE HOUSSAYE

Poésies. . . . . 1 vol.

CLOVIS HUGUES

Les Évocations . . . . . 1 vol.

FÉLIX JEANTET

Les Plastiques . . . . . 1 vol.

MISTRAL

Miréio. . . . . 1 vol

LUCIEN PATÉ

Poésies. . . . . 1 vol.

JEAN RICHEPIN

La Chanson des Gueux. . 1 vol.
Les Caresses . . . . . . 1 vol.
Les Blasphèmes. . . . . 1 vol.
La Mer. . . . . 1 vol.

GEORGES RODENBACH

Le Règne du Silence. . . 1 vol.

MAURICE ROLLINAT

Les Névroses. . . . . . 1 vol.
Dans les Brandes. . . . 1 vol.
L'Abîme.. . . . . 1 vol.

ARMAND SILVESTRE

Poésies complètes. . . . 1 vol.
La Chanson des Heures. 1 vol.
Les Ailes d'or. . . . . . 1 vol.
Le Pays des Roses. . . . 1 vol.
Le Chemin des Étoiles. . 1 vol.
Roses d'Octobre . . . . . 1 vol.

PAUL VERLAINE

Choix de Poésies. . . . . 1 vol.

GABRIEL VICAIRE

Émaux Bressans. . . . . 1 vol.

5475. — Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

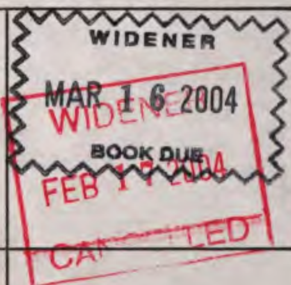


Digitized by Google

The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

*Non-receipt of overdue notices does **not** exempt the borrower from overdue fines.*

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 617-495-2413



Please handle with care.
Thank you for helping to preserve library collections at Harvard.

Digitized by Google

Digitized by Google